ASSOCIATION CULTURELLE
POUR LE
VOYAGE EN SUISSE

1816

Bulletin n° 19
2016

Illustration de couverture

Carl Hackert, « Vue de la Mer de Glace et de l'Hopital de Blair du Sommet de Montanvert dans le mois d'Aoust 1781 » (détail)
gravure au trait acquarellée, 1781, 34 x 46.5 cm

© Bibliothèque de Genève, Centre d'iconographie genevoise

© Association Culturelle pour le Voyage en Suisse,
Lausanne, 2016. Tous droits réservés

ISSN 2235-4689

ISSN 2235-5170

Sommaire

Éditorial : « 1816 »
Patrick Vincent 3

« Aujourd'hui, les gens pâturent avec le bétail » : La dernière grande famine de Suisse, 1816-1817
Daniel Krämer 7

1816 : Le dernier été de Coppet
Appendice : Souvenirs du duc de Broglie
Jean-Daniel Candaux 11

Le voyage des Shelley à Chamonix
David Spurr 19

« Je viens de repeupler mon esprit des scènes de la nature » : Lord Byron dans l'Oberland Bernois
Appendice : itinéraire de Byron dans les Alpes
Patrick Vincent 23

Actualités de la recherche
« I'll always give a hurrah for Switzerland and the Swiss » : Charles Dickens et la Suisse
Christine Gmür 31

« Territet Belle Époque », complexe de culture et de loisirs
Rafael Matos-Wasem 34

Guides pour une histoire
Dans les pas des grands hommes : le guide Murray et Byron
Ariane Devanthéry 36

Comptes rendus
Fribourg vu par les écrivains. Anthologie XVIII^e^-XXI^e^ s., nouvelle édition augmentée et illustrée, établie par Michel Dousse et Claudio Fedrigo, Bibliothèque Cantonale et Universitaire Fribourg – Éditions de l'Aire, Vevey, 2015, 380 p., nombreuses illustrations 40

Michel Dousse, *Alexandre Dumas à Fribourg*,
Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg, 2015, plaquette publiée à l'occasion de l'exposition Fribourg vu par les écrivains, 95 p., nombreuses illustrations 42

Alexandre Dumas, *Impressions de voyage : Suisse*,
texte établi et commenté par Alain Chardonnens, Paris, L'Harmattan, 2015, 2 vol., 368 p. et 492 p. 43

Barbara Piatti, *Es lächelt der See. Literarische Wanderungen in der Zentralschweiz. Luzern – Vierwaldstättersee – Gotthard*,
Rotpunktverlag Zürich, 2013, 447 p., nombreuses illustrations, cartes 44

Christophe Gaillard, *Une aurore sans sourire*,
Vevey, Éditions de l'Aire, 2015, 189 p. 46

Vie de l'association
Sortie annuelle 2015
Guillaume Poisson 48
Histoire et littérature en balade(s), Lausanne Estivale
Ariane Devanthéry 49
Liste des membres 51
Procès-verbal de l'Assemblée générale de 2015 53

Avant-Propos

À première vue, l'année 1816 ne mérite pas une commémoration. Le Congrès de Vienne, où Vaud et Genève ont négocié leur indépendance en rejoignant la Confédération, était ratifié depuis six mois, la Sainte Alliance conclue et Napoléon croupissait à Sainte-Hélène. En France, c'était l'heure des représailles, cette « Terreur blanche » qui a vu de nombreux anciens bonapartistes et républicains prendre le chemin de l'exil, tandis qu'en Allemagne et en Italie l'espoir des jeunes nationalistes s'estompait et qu'en Grande Bretagne la grogne montait parmi les ouvriers, privés de travail à cause de la paix. En Suisse, cette même crise économique poussait les plus démunis à émigrer pendant que la Diète s'intéressait avant tout à réorganiser l'armée fédérale. La météo, chamboulée par l'explosion d'un volcan à onze mille kilomètres de distance, semblait s'inspirer de ce climat politique morose, provoquant des crues dans les lacs, des avalanches et des glissements de terrain un peu partout dans les Alpes, et la dernière grande famine de notre histoire. Pour ajouter encore une touche apocalyptique, des taches noires apparurent sur le soleil à plusieurs reprises, tandis que la prophétie dite de Bologne annonçait la fin du monde le 18 juillet.

Malgré ce sombre tableau, 1816 reste une année importante dans les annales du voyage en Suisse, et ceci pour deux raisons. Premièrement, le Grand Tour y reprit ses droits sous une forme plus proche du tourisme moderne que du voyage privilégié des Lumières. Il y avait parmi les nombreux touristes anglais en particulier, des aristocrates et des nobles non titrés, mais également des roturiers et même des « cockney » enrichis par la guerre. Ils ne se rendaient plus en Europe pour s'instruire mais pour se divertir, en particulier à travers les émotions éprouvées face aux paysages pittoresques et sublimes. Un grand nombre sont passés à Genève, « le *thoroughfare* des voyageurs anglais » selon le romancier écossais John Galt. Or, comme le remarque Claire Eliane Engel, « la Genève de 1816 n'est guère accueillante pour le flot de touristes anglais qui, pour la première fois depuis quinze ans, peuvent voyager librement sur le continent : une ville passionnée de politique, où l'on ne parle que congrès, finances en déroute, complot, sous un ciel bas qui déverse sans arrêt un déluge ». À défaut d'avoir des statistiques exactes, on doit se fier aux nombreux journaux intimes, lettres, mémoires et autres sources anecdotiques issues de cette année « sans été ». Lady Frances Shelley, par exemple, avance le chiffre de 1100 Anglais et raconte que l'on jouait au cricket sur la plaine de Plainpalais, un fait confirmé par une gravure de Giovanni Salucci de 1817, où l'on voit une vingtaine d'Anglais vêtus de blanc pratiquant leur sport devant les portes de la ville. La *Gazette*

de Lausanne garde une trace de cette prétendue invasion, notant par exemple dans son édition du 11 juin 1816 : « Les étrangers continuent à affluer dans le canton de Vaud. Presque toutes les campagnes[1] de nos environs sont occupées ».

La deuxième explication justifiant une commémoration est la visite en Suisse en 1816 d'un petit cénacle d'écrivains qui ont contribué à la renommée du Léman et des Alpes. Le même journal, à la date du 25 juin, nota que « parmi le grand nombre d'Anglais qui habitent les environs de Genève, on remarque l'un des poètes les plus distingués de l'Angleterre, Lord Biron [*sic*] ». Encore peu connu du monde francophone, le poète dandy de 28 ans était déjà une célébrité chez lui, mais avait été obligé de s'exiler définitivement à cause de ses dettes et de rumeurs scandaleuses circulant dans la haute société à propos de sa séparation. Malheureusement pour Byron, ces rumeurs le suivirent jusqu'à Genève où « des lorgnettes » étaient « braquées » sur lui tout au long de son séjour de quatre mois, et où on l'accusa de corrompre « toutes les grisettes de la rue Basse», comme il s'en plaignit six ans plus tard à Thomas Medwin. On doit ces ragots aux nombreux Anglais en villégiature à Genève, mais également à la bonne société locale. Lady Frances Shelley, par exemple, nota dans son journal intime que « Lord Byron vit près d'ici avec Percy Shelley, ou plutôt, avec la sœur de sa femme, comme le raconte la chronique scandaleuse ». Lady Shelley était une cousine éloignée du poète Percy Bysshe Shelley. Ce dernier s'était installé à l'hôtel d'Angleterre à Sécheron le 13 mai, avec sa jeune compagne de 18 ans, Mary Wollstonecraft Godwin, et la demi-sœur de celle-ci, Mary Jane « Claire » Clairmont, afin de rencontrer Byron – lequel rejoignit enfin Genève le 20 mai en compagnie de son médecin privé, John William Polidori, dans une copie du carrosse de Napoléon. Après avoir cherché puis négocié pendant plus de trois semaines une maison, Byron s'installa le 10 juin à la villa Diodati à Cologny. Les Shelley, quant à eux, louèrent la campagne Chappuis un peu en contrebas de leur nouvelle et illustre connaissance.

Ainsi débuta l'un des étés les plus célèbres de l'histoire de la littérature anglaise. Il donna lieu à des œuvres littéraires de poids, notamment *Frankenstein*, *Le Vampire*, le troisième chant de *Childe Harold*, *Manfred*, ou encore « Mont Blanc », mais également à plusieurs récits de voyage passionnants, dont le pèlerinage de Byron et Shelley autour du Léman sur les traces de Rousseau entre le 22 et 30 juin, l'excursion des Shelley à Chamonix du 21 au 27 juin, et le tour de Byron et de son ami Hobhouse dans les Alpes bernoises à la fin septembre. En plus des œuvres proprement littéraires, chacun des participants a laissé des lettres ou des journaux intimes. Le document le plus complet est le *Diary* de Polidori, publié

[1] Au sens de propriétés situées à la campagne.

par son neveu, l'écrivain pré-raphaélite William Michael Rossetti, en 1911. À la différence des Shelley, qui ne sont jamais sortis en société, ou de Byron qui ne fréquenta que Madame de Staël, Polidori était un jeune homme à la fois maladroit et très mondain qui se lia d'amitié avec plusieurs personnalités locales, dont Charles Victor de Bonstetten, Marc-Auguste Pictet, et Pellegrino Rossi. Son journal nous livre un panorama très détaillé de la haute société genevoise en 1816, réunie autour de différents salons cosmopolites à Genthod, Genève et Coppet. Parmi la longue liste de Genevois et d'étrangers cités, on notera les noms de la comtesse de Bruce, des Odier et des Saladin, chez qui le médecin se rendit très souvent. Invité aussi à trois reprises à Coppet, un des derniers bastions du libéralisme sur le continent, Polidori comme beaucoup d'autres témoins nous permet de mieux appréhender le dernier été de son illustre châtelaine.

Si pour les Anglais, le séjour de Byron et des Shelley en Suisse est immédiatement devenu un objet de fascination, donnant lieu à de nombreuses adaptations littéraires et cinématographiques, il demeure relativement peu connu dans le monde francophone. C'est la raison pour laquelle deux expositions ont été organisées cette année autour de 1816, la première intitulée « Frankenstein, créé des ténèbres » à la Fondation Bodmer à Cologny et la seconde au château de Chillon intitulée « Byron, le retour ». Notre bulletin souhaite contribuer à ce travail de mémoire en proposant des articles synthétiques sur quatre facettes de l'été 1816 : son climat extrême, le dernier été de Germaine de Staël à Coppet, et les voyages à Chamonix et dans les Alpes bernoises des Shelley et de Byron. Tout comme le temps pourri et l'atmosphère libérale et cosmopolite de Genève et de Coppet, ces voyages ont inspiré quelques grandes œuvres qui ont contribué à leur tour à transformer les rives du Léman et les Alpes non seulement en hauts lieux du romantisme mais aussi en destination touristique.

Patrick Vincent

Œuvres citées

Engel, Claire Eliane, *Byron et Shelley en Suisse et en Savoie 1816*, Chambéry, 1930.

Medwin, Thomas, *Conversations of Lord Byron*, Ernest Lovell (éd.), Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1966.

Polidori, John, *The Diary of John William Polidori 1816*, William Michael Rossetti (éd.), London, Elkin Matthews 1911.

Shelley, Lady Frances, *The Diary of Frances Lady Shelley 1787-1817*, Richard Edgecumb (éd.), London, John Murray, 1912.

« Aujourd'hui, les gens pâturent avec le bétail » La dernière grande famine de Suisse, 1816-1817[1]

La famine paraissait un phénomène suranné au début du XIX^e^ siècle. Dans un commentaire sur la famine en Suisse en 1816-1817, l'*Österreichische Bürgerblatt* remarquait que « même au XIX^e^ siècle au centre de l'Europe, parmi des chrétiens, au milieu d'États très civilisés et de terres particulièrement fertiles, [...] il est encore possible que des milliers de personnes meurent de faim, non pas de manière soudaine, mais après deux ou trois ans d'une misère à laquelle il aurait pu être remédié en quelques mois ». Effectivement, comment était-ce possible que des gens pussent encore mourir de faim en Suisse, et que cette crise fût plus grave dans la Confédération que partout ailleurs ?

Les famines sont des phénomènes complexes. Ce sont d'une part des catastrophes qui prennent leur temps avant de frapper et sont toujours le résultat de processus sur le long terme. D'autre part, ce sont des événements liés à un grand nombre de facteurs interconnectés qui peuvent transformer une société de façon permanente. Construisant notre analyse sur un modèle interdisciplinaire à cheval entre les sciences naturelles et les sciences humaines, on se demandera quels sont les facteurs qui ont induit une vulnérabilité socio-économique dans une certaine couche de la population et dans un certain espace à cette époque particulière.

Les différents modèles de vulnérabilité

L'éruption du Tambora sur l'île indonésienne de Sumbawa en avril 1815 conduisit, en 1816, à un refroidissement global d'environ 0,5° C. Bien que les effets aient étés globaux, les conditions climatiques extrêmes n'ont pas été les mêmes partout. La péninsule ibérique a connu une des sécheresses les plus graves en 500 ans, tandis que les récoltes dans la région de la Baltique et de la mer Noire étaient bonnes. En Europe centrale et occidentale, les pluies persistantes et le froid de cette « année sans été » ont causé de grosses pertes agricoles. Il y a eu des différences régionales au sein même de la Confédération : le sud des Alpes en particulier a bénéficié d'une situation climatique plus favorable.

---

[1] Daniel Krämer, « *Menschen grasten nun mit dem Vieh* » *Die letzte grosse Hungerkrise der Schweiz*, Bâle, Schwabe, 2015.

En plus d'un phénomène climatique s'étendant du sud au nord, un phénomène est-ouest est aussi apparu. Divers facteurs ont provoqué des inégalités régionales dans les Alpes du Nord. Les districts qui ont subi une grande perte de revenu à cause de mauvaises récoltes étaient plus vulnérables à la famine en 1817. Parmi eux se trouvaient les vignobles sur les pentes ensoleillées des lacs et une grande partie de la campagne bernoise et des villes qui dépendaient des campagnes voisines pour leur ravitaillement. Ceux qui s'approvisionnaient au marché ou qui étaient à la fois vignerons et travailleurs du textile ont le plus souffert. Un an plus tard, cette vulnérabilité s'est déplacée chez les horlogers du Jura et dans les districts proto-industrialisés et densément peuplés de l'est de la Suisse.

Depuis la fin du Moyen Age, l'industrie du textile et, plus tard, la fabrication du coton s'étaient répandues en Suisse orientale au détriment de l'agriculture. Au fil du temps des centres proto-industriels ont été créés avec une forte densité de population, qui ont été intégrés dans un marché céréalier transfrontalier. Alors que l'agriculture commercialisée dans le sud de l'Allemagne a fourni les cantons orientaux en céréales, ceux-ci ont exporté des textiles vers les pays voisins. Comme le marché des céréales s'est effondré autour du Lac de Constance à cause d'embargos et de tarifs élevés, le grain n'atteignait plus les marchés dans des villes telles que Rorschach (Saint-Gall). La situation fut aggravée par un embargo imposé dans les cantons en dépit du Pacte fédéral de 1815, et qui a empêché la libre circulation des grains au sein de la Confédération. La population affamée a non seulement souffert de ces freins au commerce du grain : la mécanisation des métiers à tisser a également transformé radicalement l'industrie textile, tandis que les zones commerciales traditionnelles étaient détruites à cause de la politique protectionniste des États voisins. Les ouvriers du textile ont subi des baisses de salaire importantes et se sont retrouvés complètement démunis.

Des variations politiques ont aussi contribué à cette vulnérabilité. Les cantons possédaient différentes traditions administratives et des systèmes disparates que l'on peut illustrer en comparant les cantons de Genève et de Thurgovie. Depuis 1628, Genève possédait sa Chambre des blés, à laquelle elle a fait recours neuf fois entre 1693 et 1794 pour freiner la hausse des prix des céréales. Bien qu'elle l'ait dissoute à la fin de l'Ancien Régime, le gouvernement genevois est intervenu sur le marché tout au début de la crise de 1816-1817. Le jeune canton de Thurgovie, par contre, avait des infrastructures moins développées et inadaptées à une crise de cette ampleur, comme l'explique Louis Specker dans *Die grosse Heimsuchung* (1995). Le gouvernement semble avoir failli, non seulement à cause de son manque d'expérience dans la gestion de crise, mais également parce qu'il n'y avait pas de volonté politique, au contraire de Genève.

Bien que certaines municipalités aient reçu des avances ou des contributions uniques, le budget de l'État en 1817 a été clôturé avec un bénéfice de 19'000 francs (2014 : environ 2,2 millions de francs suisses). En même temps, la commission centrale pour le soutien des pauvres (*Central-Armen-Commission*) critiqua toute intervention étatique pour venir en aide aux pauvres. Selon un rapport de cette commission, la plupart des fonctionnaires n'étaient pas formés pour la fonction publique, étaient mal rémunérés et s'opposaient à ce que l'on apporte de l'aide.

L' « année sans été » et la science

Les savants contemporains ne connaissaient pas les causes de « l'année sans été ». Néanmoins, ils ont proposé un certain nombre d'hypothèses plus ou moins plausibles. Certains ont attribué le froid aux taches solaires, qui étaient censées réduire le rayonnement solaire et ainsi provoquer un refroidissement. Cette théorie a cependant été rejetée parce que les effets climatiques n'étaient pas globaux et que les taches sur le soleil dans le passé n'étaient pas toujours accompagnées de températures plus fraîches. D'autres ont suggéré que, les taches solaires affectant l'orbite de la lune, la gravité altérée avait un impact sur les systèmes de vent et sur le climat. Une troisième théorie voulait que l'avancée des glaciers de l'Arctique dans l'Atlantique du Nord soit responsable du temps frais, tandis qu'une quatrième soupçonnait la déforestation à grande échelle, qui était supposée laisser échapper la chaleur dans l'atmosphère. Une cinquième, enfin, imaginait que les nombreux tremblements de terre dans les années précédentes avaient perturbé l'équilibre électrique entre le sol et l'atmosphère. Ces partisans de l'électricité soupçonnaient que, comme le paratonnerre inventé par Benjamin Franklin en 1752, l'intérieur de la terre se chauffait électriquement et interférait avec la conduction naturelle de la chaleur.

En dehors des cercles scientifiques, les explications liées au surnaturel étaient très populaires. Beaucoup de contemporains ne voyaient aucune contradiction entre la science et la foi - pour eux la roue de la Providence continuait de tourner même après les Lumières. Des phénomènes cosmiques comme les comètes étaient encore perçus en tant que signes avant-coureurs de catastrophes naturelles, et le Dieu punitif de l'Ancien Testament survivait dans certains milieux religieux, bien que son influence fût en déclin. Heinrich Zschokke, un écrivain des Lumières populaire et influent, plaisanta sur ces prophètes de la fin des temps, qui prêchaient la colère de Dieu « alors que les Turcs et les païens, qui ne sont pas aussi pieux que nous Suisses, jouissent pourtant du plus beau temps du monde ».

En Indonésie, on faisait également usage d'explications mythiques. Suite à l'éruption du volcan, les résidents de l'île de Java ont cherché les causes de la catastrophe dans le monde des esprits : Ratu Kidul, l'infâme Reine de la mer, aurait tiré de nombreuses salves sur le mariage de l'un de ses enfants. Le solde des munitions est ensuite tombé sous forme de cendres sur le sol. Lorsque, trente ans plus tard, le Suisse Heinrich Zollinger escalada le mont Tambora pour la première fois depuis l'éruption, il ne mentionna guère la Reine de la mer dans son journal. Les explications mythiques quant à elles furent remplacées par des explications islamiques : l'éruption fut attribuée au sacrilège commis par le prince de Tambora, qui fit manger de la viande de chien impure à un pèlerin revenant du Hajj, avant de l'assassiner.

Même après l'ascension du Tambora par Zollinger, il fallut plus de soixante ans à la science pour reconnaître les véritables causes de l' « année sans été ». Au début du XX^{e} siècle, lorsque les grandes éruptions volcaniques étaient considérées comme une explication possible de l'âge de glace, William J. Humphreys étudia les effets des grandes éruptions sur la température moyenne mondiale. Il fut le premier, en 1913, à associer l'éruption de Tambora avec les événements mémorables de 1816.

Daniel Krämer

Traduit de l'allemand par Patrick Vincent

1816 : le dernier été de Coppet

L'été de 1816 à Coppet fut exceptionnel à tous égards.
Pour Germaine de Staël tout d'abord. Depuis une vingtaine d'années, elle avait passé presque tous ses étés à Coppet, arrivant de Paris ou de Genève. Mais en 1816, lorsqu'elle s'installa le 20 juin, pour quatre mois, dans le château patrimonial, elle revenait d'Italie où elle avait résidé neuf mois d'affilée. Séjour non pas touristique, ni même littéraire, mais essentiellement familial. Il s'agissait de réussir une opération délicate entre toutes : le mariage de sa fille.

La jeune Albertine (18 ans) avait de quoi attirer les soupirants : un caractère enjoué, un physique agréable et surtout la perspective d'une dot princière puisque la mère ne faisait nul mystère de son intention de destiner à sa fille la moitié des deux millions du pactole que son père Jacques Necker lui avait constitué. Mais trois difficultés venaient à la traverse.

Il fallait tout d'abord récupérer ces deux millions que Jacques Necker, durant son ministère sous Louis XVI, avait « déposés » dans le Trésor français. Durant douze ans, Germaine en avait vainement réclamé le remboursement. Il lui avait fallu ronger son frein et attendre la première restauration de la monarchie pour obtenir du comte de Blacas, l'obligeant ministre de la Maison du Roi, la promesse d'une « liquidation » – puis patienter jusqu'à la seconde restauration, ouverte par la défaite de Napoléon à Waterloo pour voir cette promesse s'exécuter.

Deuxième difficulté : où trouver le gendre parfait ? Au cours des années 1812-1814, ayant traversé l'Autriche, la Pologne, la Russie, la Suède pour gagner la libre Angleterre où elle allait pouvoir publier son magnifique traité *De l'Allemagne*, autorisé par la censure française, mais détruit chez l'imprimeur parisien par un ordre sadique de Napoléon, Germaine avait eu l'œil ouvert sur les jeunes gens que sa fille croisait, mais n'avait rien retenu. Elle entendait faire de sa fille sinon une princesse souveraine, pour le moins une duchesse – et cela, sans avoir à sacrifier ses idéaux de toute sa vie. Fidèle au libéralisme de Necker, admiratrice des libertés anglaises, elle ne pouvait imaginer donner sa fille à un aristocrate réactionnaire.

Un heureux concours de circonstances lui fit trouver à Paris même l'oiseau rare qu'elle avait vainement cherché à Londres – et ce fut en la personne de Victor de Broglie, héritier d'une longue lignée de ducs et de maréchaux de France, mais élevé dans les principes de 1789 par le provocant comte d'Argenson, qui avait remplacé auprès de sa mère son père guillotiné.

Mais là, troisième difficulté : Broglie était catholique, évidemment, et pour que son mariage avec une protestante fût reconnu valable, il lui fallait une dispense. Pleine d'illusions, Germaine se mit à chercher jusqu'au fond des Grisons un curé de village assez complaisant pour se passer des formalités. Mais elle dut déchanter.

C'est alors qu'un séjour en Italie s'imposa dans son esprit par les trois avantages qu'il offrait. Celui du climat tout d'abord : John Rocca, le jeune officier invalide qui l'avait accompagnée presque servilement dans son périlleux tour d'Europe s'était mis à cracher le sang, il avait besoin d'une cure au bon soleil de la Méditerranée. La proximité du Saint-Siège d'autre part pouvait faciliter l'habile stratégie mise en place pour décrocher directement la dispense vaticane. Enfin, pour accomplir la cérémonie du double mariage que Germaine projetait, la Toscane se présentait avec son port de Livourne, et Livourne avec son consulat anglais, et ledit consulat avec son aumônier anglican.

Le 20 février 1816, Albertine et Victor furent donc mariés. Tout s'était passé au mieux. Napoléon était à Sainte-Hélène, John Rocca toussait moins, Germaine connut quelques semaines de vrai bonheur, d'autant qu'elle avait retrouvé en Italie ses amis de jadis et de naguère, la comtesse d'Albany, la duchesse de Devonshire, le poète Vincenzo Monti, Sismondi surtout – et qu'elle s'en était fait de nouveaux.

Le point d'orgue de ce séjour réussi fut mis à Coppet les 10 et 12 octobre 1816, quatre jours avant le dernier départ pour Paris et neuf mois avant le décès de Germaine à l'âge de 51 ans. Le 10 octobre arriva de Genève le pasteur Gerlach pour célébrer au château et bénir le mariage intime et confidentiel de Germaine Necker, veuve Staël, et du « chevalier Albert-Jean-Michel Rocca », lesquels légitimèrent en même temps leur fils Alphonse discrètement né en avril 1812. Le 12 octobre, Germaine rédigea et signa son testament, en partageant sa fortune également entre ses trois héritiers : son fils Auguste, sa fille de Broglie et le petit Alphonse Rocca, laissé en nourrice dans un village du canton de Vaud et dont Albertine et Auguste allaient découvrir l'existence à la mort de leur mère.

De 1800 à 1816, Germaine de Staël avait passé chaque année l'été à Coppet, sauf en 1806, en 1810 et en 1812-1813. À l'époque où Voltaire habitait son château de Ferney (1765-1777), on l'avait surnommé « l'aubergiste de l'Europe ». On pourrait en dire autant de Germaine de Staël à la lecture de la liste des hôtes qu'elle reçut dans son château de Coppet (liste dressée par Béatrice W. Jasinski et publiée en 1977 dans le recueil des Actes du premier Colloque de Coppet).

Ce répertoire démontre que l'année du dernier séjour de Germaine de Staël à Coppet fut aussi celle du plus gros afflux de ses visiteurs. Du côté des altesses, à défaut d'un nouveau prince de Prusse, Germaine eut le plaisir de recevoir en

août 1816, la grande-duchesse Catherine de Russie, sœur de ce tsar Alexandre en qui elle avait placé toutes ses espérances politiques et auquel elle vouait un véritable culte. Katharina était accompagnée de son second mari (qu'elle venait d'épouser) le futur roi Guillaume de Wurtemberg. En septembre, elle reçut à deux reprises au moins la visite du duc Adolphe-Frédéric de Mecklembourg-Strelitz et de son neveu, tous deux proches parents de la reine d'Angleterre.

Des dames vinrent à Coppet sans être accompagnées, les mœurs avaient évolué. Ce fut le cas de M^me^ de Montgelas, femme d'un ancien ministre du roi de Bavière, de la princesse Jablonowska et de cette duchesse de Courlande, qui, dans le sillage du tout-puissant Talleyrand, avait fait les délices du Paris de la Restauration en 1814.

Des messieurs aussi vinrent seuls, notamment des Vaudois, tels Frédéric-César de La Harpe et surtout des Genevois, en voisins. À commencer par le peintre Pierre-Louis Bouvier qui travaillait alors au portrait en miniature de la châtelaine de Coppet, qu'il devait achever l'année suivante. À Bonstetten et aux autres membres familiers du Groupe de Coppet, l'année 1815 avait ajouté l'actif penseur et publiciste Étienne Dumont, tout juste revenu de Londres où Germaine l'avait fréquenté. En 1816, on vit rentrer au pays une autre célébrité genevoise, le grand botaniste Augustin-Pyramus de Candolle, qui avait renoncé au Jardin de Montpellier pour venir fonder celui de Genève et qui, lui aussi, ne tarda pas à devenir l'un des habitués de Coppet. Dans ses fascinants mémoires, Candolle évoque le « talent particulier » qu'avait Germaine de Staël, « pour exciter l'esprit de ceux qui conversaient avec elle » et souligne aussi sa « bonté de cœur qui faisait que cet esprit n'était presque jamais épigrammatique ».

Sismondi, en revanche, qui avait fait la cour à Germaine presque chaque année de 1803 à 1815, n'était pas là en 1816, ayant préféré rester dans sa famille à Pescia, pour ne pas s'exposer aux critiques que son libéralisme continuait de susciter dans certains milieux genevois. Germaine se tenait évidemment en correspondance postale avec lui, comme aussi avec ses nouvelles et ferventes connaissances italiennes, Priscilla Burghersh, l'épouse de l'ambassadeur anglais à Florence, les penseurs Michele Leoni à Parme et Giuseppe Acerbi à Milan, d'autres encore. L'un d'eux, Ludovico di Breme, abbé de son état, avait trouvé en elle une véritable inspiratrice et la rejoignit à Coppet le 22 juillet – pour y résider durant un mois.

Mais ce furent évidemment les Britanniques qui furent, et de loin, les plus nombreux à fréquenter Coppet et sa châtelaine en 1816. Dès le 4 juillet, lord Glenbervie y dînait. Vinrent ensuite les deux Douglas père et fils, le futur lord

Brougham à plusieurs reprises durant ce mois de juillet, les Lamb et les Clifford, le parlementaire Bing et sa femme, recommandés par l'ami Camille Jourdan, puis, au début du mois d'août, Lady Hamilton Dalrymple et son entourage et, vers la fin du mois, Lady Westmoreland, ainsi que Lord et Lady Lansdowne, qui avaient superbement reçu les Staël dans leur château de Bowood en 1813. Le défilé de ces Anglais, qui étaient pour la plupart en route vers l'Italie, continua en septembre : Thomas Hope et sa femme, le fameux parlementaire et contestataire Richard Sharp, Lord et Lady Jersey qui, eux aussi, avaient invité les Staël dans leur campagne de l'Oxfordshire. On ne finira pas d'en découvrir.

Cela dit, l'été de 1816 à Coppet, ce fut avant tout et surtout l'été de Byron. Germaine de Staël connaissait déjà l'écrivain anglais qu'elle avait rencontré à Londres durant l'hiver 1813-1814 et auquel elle avait su exprimer en termes convaincants son admiration. Aussi Byron, qui passa, comme on sait, l'été de 1816 dans la villa Diodati qu'il avait louée à Cologny, aux portes de Genève, sur la rive savoyarde du Léman, ne manqua-t-il pas de traverser le lac pour fréquenter le salon de Coppet. On a compté qu'il y était venu une dizaine de fois au moins, entre le 12 juillet et le 3 octobre. Son ami John Hobhouse (futur lord Broughton) l'y accompagna plusieurs fois et son médecin privé, John William Polidori également. Ces déplacements n'empêchèrent pas les deux écrivains de correspondre par écrit et c'est ainsi que l'on sait, par celles de leurs lettres qui se sont conservées, qu'en réponse à une demande de Germaine de Staël, Byron n'hésita pas à lui communiquer certains de ses poèmes restés à l'état de manuscrits.

Mais à propos : qu'avait donc le plus grand écrivain de la France (oublions Chateaubriand) à offrir en échange à son illustre interlocuteur ? *De l'Allemagne* avait paru en 1813, il s'en était fait presque aussitôt des traductions allemande, anglaise, italienne. En 1814, Germaine avait fait paraître son *Portrait d'Attila* (un adieu à Napoléon) et, en réponse aux sollicitations de Wilberforce, un éloquent *Appel aux souverains pour en obtenir l'abolition de la traite des nègres*. Durant l'hiver 1815-1816, pour complaire à ses amis italiens, elle leur avait donné son bref essai sur l'utilité des traductions, qui parut à Milan en italien, dans la première livraison d'une nouvelle revue. Ses grands romans étaient partout réimprimés, ses *Réflexions sur le suicide* publiées en anglais à Philadelphie et en suédois à Stockholm. Mais dès son retour à Coppet en 1816, sa production proprement littéraire semble avoir tari. Elle parvint pourtant à achever (ou presque) ses ultimes *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, où elle réussit à porter aux nues, une nouvelle fois, la pensée politique et la carrière ministérielle de son père Jacques Necker – elles allaient paraître à titre posthume en 1818. Mais seule sa correspondance privée reste véritablement active.

De sorte qu'il faut bien constater qu'en cet été 1816, le grand souffle de la littérature avait franchi la barrière du Léman, puisqu'à Cologny, dans cette superbe villa Diodati dominant la rade de Genève, Byron écrivait les plus beaux poèmes de la langue anglaise, que son ami Shelley, logé tout près, sur la rive même du lac à Montalègre, rivalisait d'inspiration avec lui et qu'enfin – et surtout – la jeune Mary Godwin (18 ans), compagne de Shelley et fille de deux écrivains célèbres, allait se mettre à écrire, dans l'émulation d'une joute de société et tout en regardant tomber la pluie, le premier roman de science-fiction de la littérature mondiale, *Frankenstein*.

Jean-Daniel Candaux

Appendice : Souvenirs de Victor de Broglie à Genève et Coppet en été 1816

J'arrivai à Coppet presque au moment où la session de 1816 finissait à Paris. Je n'avais aucun motif pour retourner en France, où l'esprit de réaction, réchauffé par les événements de Grenoble, continuait à multiplier les procès politiques. Sans crédit personnel, sans autorité quelconque, étranger aux passions du moment et ne rendant qu'une imparfaite justice aux efforts du ministère qui luttait contre elles, je restai en Suisse durant tout le cours du printemps et de l'été de 1816 ; je ne quittai Coppet qu'au mois d'octobre.

En faisant, bon gré mal gré, trêve aux préoccupations de la politique française, je me laissai entraîner quelque peu sur le terrain de la politique helvétique et surtout de la politique genevoise. La lutte en Suisse était la même qu'en France et la même à Genève que dans le reste de la Suisse. C'était la lutte entre la contre-révolution victorieuse, et la révolution vaincue par ses propres excès, mais représentée dans sa défaite par cette élite des hommes éclairés qu'elle avait opprimés, dans ses résultats par les intérêts qu'elle avait créés. Il faut rendre à la contre-révolution helvétique et genevoise cette justice qu'elle était infiniment plus modérée que celle de France ; qu'elle n'aspirait ni à répandre du sang, ni à exercer des représailles sur les adversaires qui l'avaient dépouillée, et ne voulait guère, après tout, que rétablir des vieilleries, objet de regrets aussi innocents qu'impuissants.

Je m'engageai, de tout cœur, dans l'opposition au gouvernement genevois.

J'ai déjà nommé ses chefs : Dumont ; — Pictet Diodati ; — Bellot ; — Frédéric de Chateauvieux ; — sur un plan plus avancé en libéralisme, Fazy-Pasteur ; — dans une sphère où la politique avait moins de part, le célèbre naturaliste de Candolle ; Favre Bertrand, homme du monde, érudit philologue,

qui consacrait une grande fortune à l'avancement des lettres et des arts dans son pays ; — enfin Constant Achard, surnommé le Chinois, et qui semblait avoir en effet contracté, dans ses voyages, une certaine ressemblance avec les habitants du Céleste Empire ; homme d'esprit et de sens, sous les dehors habituels du sarcasme et de l'enjouement. [...]

Je voyais habituellement à Coppet les membres de l'opposition ou du moins la plupart d'entre eux, un seul excepté, M. Pictet de Rochemont, frère de M. le professeur Pictet. J'ignore par quel motif il semblait tenir rigueur à madame de Staël ; je ne l'ai guère vu que chez madame Necker de Saussure, où se réunissaient le mardi quelques-uns des principaux membres du gouvernement, dont M. Pictet de Rochemont était néanmoins l'un des adversaires les plus actifs et les plus autorisés. [...]

Durant le cours de cet été, trois hommes, très diversement célèbres, du moins à cette époque, fréquentaient plus ou moins Coppet : lord Byron, M. de Stein[1] et le général Laharpe ; un quatrième, alors tout jeune et inconnu, M. Rossi[2], y fit une courte apparition.

Lord Byron, exilé volontaire, parvenu, non sans peine, à se faire passer auprès du beau monde de son pays, sinon pour le diable en personne, du moins pour un vivant exemplaire de Manfred ou de Lara, lord Byron, dis-je, s'était établi pour l'été dans une charmante habitation sur le côté oriental du lac de Genève. Il y vivait de compagnie avec un médecin italien nommé Polidori qui le copiait tant bien que mal. C'est là qu'il a composé plusieurs de ses petits poèmes, et qu'il s'efforçait d'inspirer aux bons Genevois la même horreur et la même terreur qu'à ses compatriotes ; mais il n'y réussissait qu'à demi, et c'était pure affectation. « Mon neveu, disait Louis XIV, en parlant du duc d'Orléans, n'est qu'un fanfaron de crime. » Lord Byron n'était qu'un fanfaron de vice.

Comme il faisait état d'être nageur et navigateur, il traversait sans cesse le lac en tout sens, et venait assez souvent à Coppet. Son extérieur était agréable sans avoir rien de très distingué. Sa figure était belle, mais dépourvue d'expression et d'originalité ; sa taille était ronde et courte ; il ne manœuvrait pas ses jambes estropiées avec autant d'aisance et de nonchalance que M. de Talleyrand. Sa conversation était lourde, fatigante à force de paradoxes, assaisonnée de plaisanteries impies, fort usées dans la langue de Voltaire, et de lieux communs d'un libéralisme vulgaire. Madame de Staël, qui tirait parti de tout le monde, s'évertuait à le mettre en valeur sans y réussir ; en tout, le moment de la curiosité passé, sa société n'était pas attrayante, et personne ne le voyait arriver avec plaisir.

M. de Stein, qui ne fit que traverser la Suisse, se rendant en Italie, était un Allemand de grande taille, de forte et robuste corpulence, haut en couleur, l'œil vif, la parole dure et saccadée. Son regard, son langage respiraient l'indignation

---

[1] Le baron Charles Henri de Stein, homme d'état et réformateur prussien.

[2] Pellegrino Rossi, économiste, politicien et juriste italien.

contre les souverains allemands petits ou grands qui prétendaient rétablir, après la victoire, le pouvoir absolu, manquer à leur parole, trahir les promesses faites à leurs peuples, et recueillir seuls les fruits d'une lutte qu'ils n'avaient ni commencée ni soutenue. Il s'exprimait avec le dernier mépris sur son propre souverain, sur la cour de Prusse, la bureaucratie allemande. Tout était perdu, disait-il, après avoir été regagné au prix de torrents de sang. [...]

Tout autre était le général Laharpe.

Retiré désormais du monde et des affaires, au sein de sa famille, à Lausanne, dans ce canton de Vaud dont il pouvait à bon droit se dire le libérateur, il y coulait ses derniers jours dans un repos plein de gravité et de dignité. Sa très petite maison, simple à l'extérieur, modeste au dedans, dominait d'un coup d'oeil tout le théâtre des luttes de sa jeunesse, des succès et des revers de son âge mûr, tout le riant et magnifique bassin du Léman. Son large front couvert de cheveux blancs couronnait, en quelque sorte, les traits de son mâle visage. Ses yeux surmontés d'épais sourcils lançaient au besoin des flammes ; sa vieille stature était restée énergique et robuste. Il racontait volontiers, sans détours et sans regret, la révolution helvétique, la part qu'il y avait prise, les violences auxquelles il avait prêté de grand cœur son nom et son bras. Il s'exprimait avec un dédain respectueux sur les souverains, les princes, les personnages dont le cours des événements et les aventures de sa vie l'avaient rapproché ; mais il ne parlait qu'avec enthousiasme et les larmes aux yeux des anciens fondateurs de la liberté helvétique, oubliant que cette liberté avait précisément pris naissance dans ces petits cantons qu'il avait lui-même opprimés et dévastés au nom de l'unité directoriale. [...]

Je ne dirai, en ce moment, qu'un mot de M. Rossi. À peine âgé de vingt-cinq ans, il était l'honneur et la lumière du barreau de Bologne, lors de la triste expédition de Murât. Contraint en quelque sorte par ses concitoyens à prendre parti pour ce roi de théâtre, il quitta sa patrie pour éviter la persécution, dont les menaces le suivirent à Rome et à Naples. Genève lui fut plus hospitalière que Lausanne à Comte et à Dunoyer, et Genève s'en trouva bien, comme je le rappellerai plus tard, et plus d'une fois. En 1816, il arrivait à peine et je ne fis que l'entrevoir.

Je fis enfin connaissance vers les derniers jours de cet été avec deux hommes très distingués, et dont je suis demeuré l'ami, durant tout le cours de ma vie publique, lord Lansdowne[3] et lord Brougham. La session du parlement d'Angleterre était close. Lord Lansdowne voyageait avec sa famille ; il parcourait la Suisse et se disposait à passer l'automne dans le midi de l'Italie. Il était lié avec madame de Staël et m'accueillit avec autant d'empressement que de bienveillance. Il était, dès lors, ce qu'il n'a jamais cessé d'être, le modèle du grand seigneur whig. Sa naissance était égale à sa fortune et sa fortune à ses lumières ; il faisait de l'une

[3] Henry Petty-Fitzmaurice, 3ème marquis de Landsdowne, homme d'état britannique et réformateur.

et de l'autre un usage simple et de bon goût, libéral et magnifique. Rien ne lui a manqué pour être le premier homme de son pays, que le désir d'occuper le premier rang et de s'y maintenir.

Henry Brougham, aujourd'hui lord Brougham, était alors dans tout l'éclat de sa renommée et dans toute l'énergie de ses immenses facultés. Rien n'échappait à son activité puissante et presque fébrile. Législation, jurisprudence, arts, économie politique et sociale, sciences naturelles, mathématiques, physique, il poursuivait tous les buts, tous à la fois et en tous sens ; et la riche variété de sa conversation répondait à la prodigieuse diversité de vue et de points de vue de son esprit. Il s'établit à Coppet, et, durant son séjour entrecoupé de diverses excursions, je mis sa complaisance à l'épreuve, en l'interrogeant sur les règles de la procédure anglaise. J'étais alors occupé d'un grand travail sur la liberté individuelle, travail auquel je n'ai donné aucune suite, mais qu'on retrouvera dans mes papiers et dans lequel il y aurait, si je ne me trompe, quelques idées à recueillir. M. Brougham écrivit pour moi, au courant de la plume, un mémoire assez étendu sur ce sujet, et c'est de la lecture de ce mémoire, qu'on trouvera également dans mes papiers, et des conversations auxquelles il donna lieu entre nous, que je fais dater mon ardeur à étudier la législation anglaise, étude qui m'a coûté tant de peine et de temps.

Je quittai, bien à regret, la Suisse dans les premiers jours d'octobre. J'étais appelé à Paris par mes affaires privées et par le désir de m'établir à proximité de la maison qu'habiterait madame de Staël [...].

Extraits de Victor de Broglie, *Souvenirs du feu Duc de Broglie, 1785-1870* Paris, Calmann Levy, 1886, vol. I, p. 355-364.

Le Voyage des Shelley à Chamonix

Le 21 juillet 1816, trois jeunes touristes anglais quittèrent Montalègre, dans le canton nouvellement créé de Genève, pour faire un tour à Chamonix. Ces voyageurs étaient le poète Percy Bysshe Shelley, sa maîtresse Mary Wollstonecraft Godwin, qui deviendrait Mrs Shelley avant la fin de l'année, et sa demi-sœur Claire Clairmont. Cette dernière fut la maîtresse de Lord Byron, qui avait loué la Villa Diodati à Cologny pour la saison, alors que le petit groupe Shelley s'était installé dans une maison en contrebas au bord du lac. Si leur itinéraire de Genève à Chamonix n'avait rien de remarquable, ce voyage eut des conséquences exceptionnelles pour l'histoire de la littérature, tant par la qualité des œuvres qu'il inspira que par la manière dont l'expérience du voyage fut transformée en trois genres littéraires distincts : une lettre, une ode, et un épisode romanesque.

Depuis la « découverte » de la vallée de Chamonix par deux voyageurs anglais, William Windham et Richard Pocoke, en 1741, ses montagnes et ses glaciers étaient devenus un site touristique renommé, que visitèrent Goethe, Chateaubriand, M^me^ de Staël, entre autres. L'ouverture des frontières en 1815, à la fin des guerres napoléoniennes, permit à des milliers d'Anglais d'affluer en Suisse pour voir les paysages peints par J.M.W. Turner. Parmi eux figurait Lady Frances Shelley (sans relation familiale avec Percy) qui, en descendant à l'Hôtel de Sécheron ce même mois de juillet 1816, nota dans son journal : « Il y a plus de 1'100 Anglais par ici. Dans chaque hôtel on voit un va-et-vient perpétuel de voyageurs »[1].

Il fallait deux jours pour aller de Genève à Chamonix. Prenant une diligence le premier jour, on suivait la route qui remontait le cours de l'Arve jusqu'à Sallanches. Le deuxième jour, le voyage à Chamonix se faisait en char à banc, voire à dos de mulet. Horace-Bénédict de Saussure, le naturaliste genevois qui fit une célèbre ascension du Mont-Blanc en 1787, écrit à propos du voyage depuis Sallanches : « On peut faire cette route sur des chariots étroits et légers : les gens de Sallanches en tiennent de tout prêts pour les dames et pour les voyageurs qui craignent de monter à cheval »[2].

Le voyage du groupe Shelley est raconté dans une lettre de Percy à son ami Thomas Peacock, publiée dans la *History of a Six Weeks' Tour*, en 1817[3]. Shelley

---

[1] Lady Frances Shelley, *Diary*, 2 vols., London, John Murray, 1912, vol. 1, p. 231 : « There are above 1,100 English in and near this place. In every hotel there is a perpetual coming and going of travellers ».

[2] Horace-Bénédict de Saussure, *Voyages dans les Alpes, précédés d'un essai sur l'histoire des environs de Genève*, Neuchâtel et Genève, Samuel Fauche, 4 vol., 1779–1796, vol. 1, p. 406.

[3] Mary Shelley et Percy Shelley, *History of a Six Weeks' Tour through a part of France, Switzerland, Germany, and Holland, with Letters descriptive of a sail round the lake of Geneva, and of the glaciers of Chamouni*, London, Thomas Hookam, 1817.

décrit le cours de l'Arve à travers la campagne, du Mont Salève à Bonneville et Cluses, où l'on entre dans une gorge que le torrent a évidée. « La scène prend ici un caractère plus sauvage et colossal ». Là où la vallée se rétrécit pour ne laisser passer que la rivière et la route, les sapins descendent jusqu'à la rivière, qui, près de Maglans, se transforme en cascades. Shelley est impressionné par les immenses proportions de la scène et par « l'indomptable, l'inaccessible solitude » du lieu, qui n'est habité que par les chèvres qui broutent parmi les rochers[4]. Le groupe passe la nuit à Saint-Martin, aujourd'hui un quartier de Sallanches, avant de reprendre la route le lendemain matin à dos de mulet.
À Servoz, Shelley contemple les sommets des Alpes depuis un ravin creusé par l'Arve. Il écrit à Peacock :

> Des pinacles de neige d'une brillance intolérable, faisant partie de la chaîne du Mont-Blanc, se distinguaient entre les nuages, par intervalles, dans les hauteurs. Je n'avais jamais su, jamais imaginé auparavant ce qu'étaient les montagnes. Quand ils apparaissaient soudainement, l'immensité de ces sommets aériens excitait un sentiment de merveille extatique, non sans rapport avec la folie[5].

C'est ici, sur le pont qui traverse l'Arve en amont de Servoz, que Shelley conçut son grand poème « Mont Blanc ». À la différence de la lettre à Peacock, dont le récit du voyage exige un procédé narratif relativement concret, le genre poétique lui permet la liberté d'un langage lyrique à la mesure de la profondeur de sa méditation. La première version de ce poème fut intitulée *Scene – Pont Pellisier in the Vale of Servox* :

> *Far, far above, piercing the infinite sky,*
> *Mont Blanc appears – still, snowy, and serene ;*
> *Its subject mountains their unearthly forms*
> *Pile around it, ice and rock; broad chasms between*
> *Of frozen waves, unfathomable deeps,*
> *Vast desarts, peopled by the storms alone.*

« Loin, bien loin au-dessus, perçant le ciel infini, le Mont Blanc apparaît – calme, neigeux et serein ; ses sommets inférieurs s'amoncellent autour de lui, dans des formes étranges de glace et roc ; larges gouffres traversés par des vagues glacées, profondeurs insondables, déserts peuplés par les seuls orages ».
Arrivant au village de Chamonix à la fin du deuxième jour, le groupe descend à l'Hôtel de Londres, le nom de l'établissement étant encore un indice du nombre de touristes anglais visitant la région. À l'hôtel, Mary Shelley lit les *Nouveaux contes*

---

[4] *Ibid*., p. 144.

[5] *Ibid*., p. 151-152 : « Pinnacles of snow intolerably bright, part of the chain connected with Mont Blanc, shone through the clouds at intervals on high. I never knew – I never imagined what mountains were before. The immensity of these aerial summits excited, when they suddenly burst upon the sight, a sentiment of extatic wonder, not unallied to madness. »

moraux et nouvelles historiques (1802) de M^me^ de Genlis. Le lendemain 23 juillet, le groupe visite la source de l'Arveyron, et le 24 ils montent au Montenvers, pour voir le glacier nommé la « Mer de Glace ». La distance du village au glacier était de 14,5 km, dont la moitié se faisait à dos de mulet. Percy Shelley, transporté par la vue du glacier, écrit : « C'est comme si le givre avait soudain scellé les vagues et les tourbillons d'un puissant torrent »[6]. Dans le roman de Mary Shelley, Victor Frankenstein arrive à cet endroit au bout du voyage qu'il fait en pleurant la mort de son frère, William, et de la gouvernante Justine. En contemplant la beauté sublime du glacier, Frankenstein s'adresse aux morts : « Esprits, si vraiment vous errez, et ne vous reposez pas dans vos lits étroits, autorisez-moi ce bonheur furtif ou emportez-moi avec vous loin des joies de l'existence »[7]. Un instant après, il rencontre sa créature pour la première fois depuis sa disparition à Ingolstadt ; c'est là que la créature raconte l'histoire terrible de sa vie.

Au Montanvers il y avait une cabane construite en 1776 par un britannique, Charles Blair, qu'on dit la première cabane de montagne. Une gravure de 1781 la montre avec l'enseigne « Blair's Hospital », et proposant aux touristes des « utile » et des « dulci », objets utiles et confiseries. Goethe, qui monta au glacier en 1779, la qualifia ironiquement de « Château de Montanvers ». La cabane fut remplacée en 1795 par le « Temple de la Nature » construit par Marc-Théodore Bourrit et qui a abrité, parmi d'autres, Victor Hugo en 1825 et John Ruskin en 1835[8]. Ce jour de 1816 Percy Shelley, Mary, et Claire Clairmont se sont promenés sur le glacier avant de déjeuner sur l'herbe adjacente en écoutant les échos de la montagne : « Il semble que le Mont Blanc, comme le dieu des Stoïques, soit un vaste animal, et que le sang gelé circule perpétuellement dans ses veines de pierre »[9]. De retour à Chamonix, Percy acheta des souvenirs d'un cabinet d'histoire naturelle, dont le propriétaire lui inspira une vive aversion dans laquelle on sent la fatigue du touriste. Selon le poète, ce commerçant était « le plus vil spécimen de cette vile espèce de charlatan qui, avec toute l'armée d'aubergistes et de guides, et même de la population entière, subsistent grâce à la faiblesse et la crédulité des voyageurs, de la même manière que les sangsues vivent des malades »[10].

---

[6] *Ibid*., p. 166 : « It exhibits an appearance as if frost had suddenly bound up the waves and whirlpools of a mighty torrent ».

[7] Mary Shelley, *Frankenstein, ou le Prométhée moderne*, traduit par Paul Couturiau, Paris, Gallimard, 1988, p. 139. En version originale : « Wandering spirits, if indeed ye wander, and do not rest in your narrow beds, allow me this faint happiness, or take me, as your companion, away from the joys of life ». Mary Shelley, *Frankenstein, or the Modern Prometheus*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 76.

[8] Gavin de Beer, « Charles Blair and the First Alpine Hut », *Speaking of Switzerland*, London, Eyre and Spottiswoode, p. 145-150.

[9] *History of a Six Weeks' Tour*, *op. cit*., p. 167 : « One would think that Mont Blanc, like the god of the Stoics, was a vast animal, and that the frozen blood for ever circulated through his stony veins ».

[10] *History of a Six Weeks' Tour*, *op. cit*., p. 170-171 : « the very vilest specimen of that vile species of quack that, together with the whole army of aubergistes and guides, and indeed the entire mass of the population, subsist on the weakness and credulity of travellers as leaches subsist on the sick ».

De retour à Cologny, Mary Shelley continua d'écrire *Frankenstein*, qui sera publié en 1818, et fit une copie au propre du poème que Percy avait composé sur le Mont Blanc. Ce manuscrit connut son propre voyage. À dessein ou par mégarde, Percy, en quittant la Suisse à la fin août 1816 pour retourner en Angleterre, aurait laissé le carnet à Lord Byron. Pour le restituer à Shelley, Byron le confia à son ami Scrope Davies, lui aussi de passage à Cologny. En rentrant en Angleterre, Davies négligea cependant de mener à bien la mission. Shelley fut par conséquent obligé, pour l'achever, de recourir aux brouillons de « Mont Blanc », qui parut pour la première fois dans la *History of a Six Weeks' Tour*, en 1817. Quant au carnet confié à Davies, on le perdit de vue jusqu'à 1976, quand il fut découvert dans une malle conservée dans un coffre-fort à la banque Barclays de Londres.

Pour célébrer le 200e anniversaire de la conception et de la composition de *Frankenstein*, la Fondation Bodmer à Cologny organise une exposition qui réunit, parmi une centaine d'objets, les manuscrits et les éditions originales produites grâce au voyage raconté ci-dessus. On y voit notamment le manuscrit autographe et les premières éditions de *Frankenstein*, le manuscrit de *Mont Blanc* mis au propre par Mary Shelley, le manuscrit du journal de Mary, la première édition de la *History of a Six Weeks' Tour*, les portraits originaux de Byron et des Shelley, et plusieurs gravures de la région du Mont-Blanc de l'époque romantique.

David Spurr

« Je viens de repeupler mon esprit des scènes de la nature » : Lord Byron dans l'Oberland Bernois

Le tour que fait Byron du 17 au 29 septembre 1816 dans les Alpes vaudoises et bernoises est le point culminant de son séjour de cinq mois en Suisse. Le printemps et l'été pluvieux laissent place à un automne chaud et ensoleillé propice aux excursions. Se déplaçant à cheval, à dos de mulet, en char à banc, en barque, ou, chose plus rare, à pied, le poète longe d'abord la rive nord du Léman, puis suit l'itinéraire actuel du MOB de Montreux jusqu'à Thun, avant de faire la traversée de la Petite et de la Grande Scheidegg et de retourner à Genève via Berne, Fribourg, et Yverdon. Nos paysages n'ont pas suffi au poète à surmonter sa dépression, mais ce voyage l'a néanmoins profondément marqué. Il a donné lieu à son magnifique « Journal alpin », adressé sous forme de trois lettres intimes à sa demi-sœur Augusta Leigh. Il a également fourni au poète les scènes de montagne dans *Manfred* (1817), le drame lyrique qui déclencha le même engouement touristique dans les Alpes bernoises que le troisième chant de *Childe Harold* autour du Léman.

Les nombreux embellissements du « Journal Alpin » nous donnent l'impression que Byron voyageait hors des sentiers battus. Or son parcours en compagnie de son vieil ami John Cam Hobhouse, de son valet Joseph Fletcher, et de Berger, le courrier vaudois qu'il engagea à Londres, suivait presque à la lettre l'itinéraire 33 de l'édition de poche du *Manuel du voyageur en Suisse* de Johann Gottfried Ebel. Byron s'était sans doute également informé à Coppet auprès de Charles Victor de Bonstetten au sujet du Pays-d'Enhaut, étape de leur voyage le moins touché par le tourisme. Grâce au journal de Hobhouse, magnifiquement édité et préfacé par John Clubbe en 1982, nous possédons une manne de détails matériels sur leur tour. Le futur parlementaire et auteur d'une apologie des Cent Jours s'intéressait plus à la pêche, aux jeunes paysannes et aux prix exorbitants qu'au pittoresque, mais à travers son récit nous apprenons notamment qu'ils ne croisèrent aucun touriste jusqu'à Thoune, tandis que la région d'Interlaken et de Grindelwald grouillait d'Anglais. Une manière intéressante d'appréhender le « Journal alpin » est de lire ce texte fortement influencé par les états d'âmes du poète en dialogue avec le journal prosaïque mais tout aussi intéressant de Hobhouse. C'est ce que je me propose de faire dans cet article, qui cherchera à mettre en exergue quelques-uns des moments forts du voyage.

Byron quitte la Villa Diodati à sept heures du matin le 17 septembre après avoir pris congé de son médecin encombrant, John Polidori. Celui-ci effectua en solitaire un tour semblable à deux jours d'intervalle, nous laissant un troisième récit de voyage dans lequel il indique croiser son employeur le 22 septembre entre Grindelwald et Interlaken. Pendant les deux premiers jours Byron revisite Ouchy, Vevey, Clarens, et Chillon. Mettant fin à ses habitudes de noctambule, il se lève à cinq heures et se met en chemin une heure après Hobhouse, qui préfère faire les trajets à pied et en aparté. Leurs habitudes de vieux couple convenaient bien à ces deux baroudeurs au tempérament si différent. Le journal de Hobhouse complète celui de son compagnon, portant un regard parfois plus avisé sur les scènes qui ne se conforment pas au pittoresque, le vignoble de Lavaux par exemple, qu'il traverse le long d'une route inondée à cause de l'été pourri.

Le 19 septembre, les deux amis entament la partie proprement alpine du tour tandis que Joseph conduit leur char-à-banc via Bulle afin de les retrouver dans le Pays-d'Enhaut. Ils franchissent à cheval le Col de Jaman, et atteignent le sommet de la Dent après de multiples glissades et chutes décrites avec autodérision par Byron, chez qui l'expérience du sublime passe par le corps. À Montbovon, exalté par cette journée d'efforts physiques et de paysages grandioses, il rédige dans un style aussi télégraphique que poétique son compte rendu des bergers des Alpes :

> Nous aperçûmes, sur une pointe très haute et très escarpée, un berger jouant du chalumeau. Il était bien différent des pasteurs de l'Arcadie […]. Les sons du chalumeau de notre berger suisse étaient très doux, et l'air qu'il jouait fort agréable […]. Tout cela joint au spectacle des lieux qui nous entouraient, réalisait tout ce que j'ai jamais entendu dire ou imaginé de la vie pastorale […] ici tout est pur et sans mélange, — solitaire, agreste et patriarcal. Lorsque nous nous en allâmes, ils jouèrent le ranz des vaches en guise d'adieux. — Je viens de repeupler mon esprit des scènes de la nature.

Hobhouse fait pourtant planer un doute sur l'authenticité de cette Arcadie suisse : « B. observa que ces pâturages verts avec leurs chalets et leurs vaches à cette altitude étaient comme un rêve, trop brillant et sauvage pour pouvoir être réel ». C'était en fait leur guide qui avait demandé au berger de jouer le ranz-des-vaches et qui lui laissa très probablement aussi un pourboire. Dans le Simmental, le 20 septembre, le poète euphorique s'entiche encore plus du mythe suisse :

> La population paraît heureuse, libre et riche (ce dernier avantage ne comporte avec lui aucun des deux premiers). Nous avons trouvé les vaches superbes; un taureau a failli sauter dans notre char-à banc : — c'eût été un agréable compagnon de voyage […]. Ce district est renommé pour ses fromages, sa liberté, ses terres et son exemption de taxes.

Le journal de Hobhouse remet de nouveau les choses en perspective. Comme il le fera tout le long du voyage, il se plaint des aubergistes :

> Ebel dit que ceci est un des pays les plus riches avec ses fromages et ses laines qui sont appréciées — c'est possible, mais c'est certainement aussi le plus cher — on nous a demandé 45 francs à l'auberge misérable de Zweisimmen, nous n'en avons payé que 30.

Arrivés à Lauterbrunnen le 22 septembre, les deux voyageurs sont logés à la cure en face de la cascade du Staubbach, puis vont explorer le fond de la vallée où ils sont pris dans un orage, qui « accompagné de tonnerre, d'éclairs et de grêle » est pour Byron « tout en perfection et vraiment magnifique […] ». Hobhouse, quant à lui, est moins enthousiaste : « Je cherchai refuge sous le toit d'une chaumière et fus traité sans cérémonie et par la pluie et par les paysans à l'intérieur. Les gens ici sont trop accoutumés aux touristes ». Ce même soir, ils dînent avec le pasteur et un jeune peintre neuchâtelois que nous n'avons pas réussi à identifier. Un autre peintre, le Bernois J.P. Lamy, prétendra en 1833 que Byron lui aurait demandé de l'aider à séduire une jeune paysanne… Le lendemain, après avoir admiré comme Goethe en 1779 les effets de lumière de la célèbre cascade, Byron engage un guide local et ils font l'ascension à cheval de la montagne de « Wengren » [*sic*]. À la Kleine Scheidegg, ils laissent leurs montures et continuent à pied jusqu'au sommet de l'actuel Lauberhorn. Dans son journal, le poète nous décrit la vue :

> D'un côté, nos regards embrassaient la Jungfrau avec tous ses glaciers ; puis la Dent d'Argent, brillante comme la vérité ; puis le Petit-Géant (Kleine Eiger) et le Grand-Géant (Grosse Eiger), et enfin le Wetterhorn lui-même […] Nous entendions les avalanches tomber presque de cinq minutes en cinq minutes. Du point où nous nous tenions sur le mont Wengen, nous en avions la vue d'un coté, et de l'autre nous voyions les nuages s'élever en tourbillons de la vallée opposée, et tournoyer le long de précipices à pic, comme l'écume de l›infernal océan par une haute marée : c'était une vapeur blanche, sulfureuse, et qui s'engouffrait dans des profondeurs qui paraissaient incommensurables […].

On retrouvera cette mise en scène typiquement romantique dans *Manfred* et dans les innombrables tableaux, gravures, et compositions musicales inspirés du poème de Byron. Si le public de l'époque avait connu tous les détails de leur excursion, pourtant, on peut se demander si Manfred à la Jungfrau aurait eu le même succès retentissant. C'est avec ironie que Hobhouse nous révèle qu'ils s'étaient « assis un peu de temps pour contempler cette scène glorieuse, sa sauvagerie ayant été un petit peu amoindrie par l'apparition de deux ou trois femelles à cheval ».

Les signes du tourisme sont effectivement partout présents dans l'Oberland en 1816, y compris à l'hôtel Weisses Kreuz de Brienz où les voyageurs fêtent le 24 septembre leur dernière soirée dans les Alpes accompagnés d'un ensemble de chanteuses du Oberhasli (une plaque commémorative y vante aujourd'hui son passage... en 1819). La soirée est visiblement très animée : Hobhouse se cogne la

tête contre une poutre, Joseph et Berger dansent jusque tard dans la nuit, tandis que Byron observe la scène d'un air mi-amusé, mi-agacé :

> Dans la soirée, quatre paysannes suisses de l'Oberland sont venues nous chanter des airs de leur pays ; deux d'entre elles avaient de belles voix […]. Les airs aussi avaient quelque chose de si original, de si sauvage et en même temps de si doux ! Les chants sont finis, mais j'entends en bas les sons d'un violon, qui ne présagent rien de bon pour ma nuit : je vais descendre voir la danse.

Grâce à Hobhouse, nous connaissons les conditions d'emploi et les mœurs de ces bergères choristes :

> Un chant avait pour sujet un gros ventre. Ces chansons étaient ordinaires et le prix était fixé à 7 francs 10 sous et on nous a dit qu'on trouvait de meilleurs chanteurs à Inter Lachen […] les chanteuses étaient rudes mais nous n'avons rien observé d'incorrecte à part un cri de femme qui nous réveilla au milieu de la nuit.

Malgré sa nuit blanche, Byron est enchanté par la batelière qui le fait traverser le lac de Brienz le 25. C'était peut-être Elizabetha Grossmann, connue à travers l'Europe sous le sobriquet de « la belle batelière de Brienz ». Mais la monotonie du relief et la reprise de sa dépression se ressentent dans le compte rendu du chemin de retour de Byron à Genève, qui reste très sommaire : « Etant hors des montagnes mon journal doit être aussi plat que mon trajet ». Ami des bêtes, il achète Mutz, un chien « très moche » et « très méchant », près de Fribourg, qui l'accompagnera jusqu'en Italie. À Aubonne, il admire un clair de lune sur le lac. Hobhouse, quant à lui, nous donne de multiples détails intéressants sur cette dernière étape, y compris l'évocation d'un pendu à l'extérieur de Morat, de la selle de la reine Berthe à Payerne, d'un verger à Cossonay appartenant à un certain Monsieur de Lanat, ou encore d'une discussion avec Berger sur la politique vaudoise. De retour à Diodati à 16 heures le 29, les deux amis trouvent encore l'énergie de faire une sortie à voile et de rédiger leurs journaux ainsi que plusieurs lettres.

Hobhouse est enchanté de leur voyage. Il note dans son journal qu'il n'a plu que quatre heures en 13 jours, et s'extasie du fait que, malgré la cupidité des aubergistes, leur voyage ne leur a coûté que 315 francs ! Malgré les scènes pittoresques et sublimes qu'il a traversées et son admiration pour le mythe suisse, le journal de voyage de Byron se termine au contraire sur un aveu d'échec :

> Ni la musique du berger, ni le craquement de l'avalanche, ni le torrent, ni la montagne, le glacier, la forêt ou le nuage n'ont pu un moment soulever le poids qui accable mon cœur, et parvenir à me faire oublier mon misérable individu, au milieu de la majesté, de la puissance et de la gloire de cette nature qui m'entourait de toutes parts.

Comme Manfred, incapable d'aimer les Alpes, Byron se détourne ici à la fois de la nature et du romantisme. Son séjour en Suisse l'a encouragé à abandonner le héros byronien, mélancolique et misanthrope, afin de développer un personnage plus réaliste et facétieux, Don Juan. Mais son « Journal Alpin » demeure néanmoins un des plus beaux récits de voyage sur la Suisse, une éloge sans pareil de nos montagnes et de ses habitants.

Patrick Vincent

Bibliographie

Byron, George Gordon, « Alpine Journal », So *Late into the Night. Byron's* Letters and Journals 5, éd. Leslie Marchand, Londres, John Murray, 1976.

Hobhouse, John Cam. « Byron in the Alps : The Journal of John Cam Hobhouse, 17-29 September 1816 », *Byron et la Suisse : Deux Etudes*, éd. John Clubbe et Ernest Giddey, Genève, 1982.

« Byron's Alpine Journal, September 18th-29th 1816, with that of John Cam Hobhouse for the same expedition », éd. Peter Cochran, https://petercochran.files.wordpress.com/2009/03/alpine_journal.pdf

Polidori, John William, *The Diary of Dr. John William Polidori*, éd. William Michael Rossetti, Londres, 1911.

Itinéraire, avec liste des sites visités et des auberges qui existent encore

17 septembre :

- Ouchy (Logis d'Ouchy, puis Hôtel de l'Ancre et Hôtel d'Angleterre, plaque commémorative sur la façade extérieure).

18 septembre :

- Eglise St. Martin, Vevey : tombes des régicides républicains Ludlow et Broughton.
- 8, rue des artisans, Clarens (plaque commémorative posée en 1898 honorant les séjours possibles de Byron ainsi que la mort de Vinet).
- Château de Chillon et Château du Chatelard.

19 septembre :

- Dent de Jaman
- Montbovon.

20 septembre :

- Rougemont.
- Ruines du Château de Vanel.
- Zweisimmen (Auberge de l'Ours).

21 septembre :

- Weissenburg (Gasthof Alte Post).
- Château de Wimmis.
- Thun (Hotel Freihof).
- Château de Schadau.

22 septembre :

- Traversée par bateau du lac de Thoune jusqu'à Neuhaus.
- Ruines du Château d'Unspunnen, site des fêtes de 1805 et 1808.
- Bösen Stein, route de Lauterbrunnen.
- Cure de Lauterbrunnen.
- Chutes de Trümmelbach.
- Chutes du Staubbach.

23 septembre :

- Kleine Scheidegg.
- Sommet du Lauberhorn.
- Grindelwald.
- Glacier inférieur et supérieur de Grindelwald.

24 septembre :

- Grosse Scheidegg.
- Vallée de la Rosenlaui.
- Bas de la Chute du Reichenbach et bains de Hasli.
- Brienz (Auberge Weisses Kreutz).

25 septembre :

- Traversée par bateau du lac de Brienz jusqu'à Interlaken.

26 septembre :

- Berne.
- Cathédrale de Fribourg.

27 septembre :

- Musée de l'Abbatiale, Payerne.
- Orbe, la Sarraz, Pompaples, et Cossonay.

28 septembre :

- Aubonne (Auberge du Lion d'or).

Actualités
de la recherche

« I'll always give a hurrah for Switzerland and the Swiss » : Charles Dickens et la Suisse

L'un des auteurs les plus éminents de l'époque victorienne, Charles Dickens (1812-1870) était un passionné de voyages. Tandis que ses tours en France, en Italie et en Amérique du Nord ont fait l'objet de nombreux travaux, les chercheurs se sont très peu penchés sur ses passages en Suisse en 1844, 1845 et 1853 ainsi que son séjour de cinq mois à Lausanne en 1846. Au contraire d'autres destinations ayant abouti à des romans ou à des récits de voyage, notamment *American Notes* (1842) et *Pictures from Italy* (1846), la Suisse n'occupe pas une place évidente dans son œuvre et on pense souvent qu'elle l'a peu inspiré. Les rares études sur Dickens et la Suisse s'intéressent principalement à ses itinéraires. Cependant, l'intérêt de Dickens pour notre pays ne se limite nullement aux périodes qu'il a passées chez nous : il se prolonge en deçà et au delà, les points de convergence entre Dickens et la Suisse étant très nombreux.

Enfant, Dickens était un lecteur avide. Plusieurs des ouvrages qu'il a lus – il nous fournit une liste dans son roman le plus autobiographique, *David Copperfield* – contiennent des personnages en lien avec notre pays. Nous trouvons des valets suisses, par exemple, dans *Roderick Random* et *Peregrine Pickle*, tous les deux de Tobias Smollet. Ces personnages jouent souvent un rôle très secondaire. Pourtant, leur simple présence indique que la Suisse était associée à des récits et à des caractéristiques très particuliers dans la culture populaire de la fin du XVIII^{e} et du début du XIX^{e} siècle. Plusieurs générations d'Anglais ont grandi avec « William Tell », par exemple. Notre héros national, qui avait déjà été populaire en France pendant la Révolution, le devint encore plus à travers les nombreuses traductions et adaptations de la pièce en Angleterre. La plus célèbre de ces adaptations populaires était celle de William Sheridan Knowles (1825) qui rendit célèbre l'acteur William Charles Macready. Macready est devenu un ami proche de Dickens, qui partageait son enthousiasme pour la scène et était lui même un acteur amateur.

Lorsque Dickens travaillait encore en tant que journaliste, il rédigea un petit nombre de comptes rendus sur le théâtre. L'un d'eux, paru dans l'*Examinateur* en 1842, traite d'une farce intitulée *Harlequin and William Tell ; or the genius of the Ribstone Pippin*. Ce fut une des adaptations comiques les plus populaires de Guillaume Tell. Dickens semble avoir énormément apprécié ce spectacle, malgré ou peut-être à cause de sa familiarité avec la pièce de Knowles que cette

farce parodiait. Au début du XIX[e] siècle, le récit de Tell avait déjà été présenté au public britannique sous tellement de formes que les dramaturges étaient prudents, et parfois même réticents à vouloir le réutiliser. L'immense popularité de Guillaume Tell et d'autres récits dramatiques sur la Suisse a même conduit à la création de figures-types comme le « Swiss Peasant », la « Swiss Maid », et même le « Drunken Swiss ».

Naturellement, le contact précoce de l'auteur avec ces représentations populaires a laissé des traces dans son imaginaire de la Suisse. Ceci explique ses références à notre pays avant même qu'il y ait mis les pieds, mais également d'autres références dans sa fiction plus tardive. Dans *Hard Times* (1854), par exemple, Josephine Sleary effectue un « spectacle équestre du Tyrol», probablement un hommage de l'auteur à *The Swiss Maid and her Tyrolean Lover*, un des « hippodrames » de Philip Astley qu'il avait vus dans sa jeunesse. Hormis la littérature et le théâtre, le jeune Dickens avait également entendu parler de la Suisse en tant que destination de voyage. Lorsqu'il était encore fiancé à sa future épouse Catherine Hogarth, il corrigea le manuscrit d'un récit de voyage publié sous le titre de *Two Journeys through Italy and Switzerland* (1835). Bien que ce livre introduit Dickens à une autre forme de récit sur la Suisse qui était également populaire à l'époque, son approche est souvent plus novatrice et personnelle. Nous trouvons fréquemment des éléments du grotesque, du pittoresque et du fantastique dans ses écrits sur la Suisse, notamment dans des œuvres mineures tardives comme « Travelling Abroad » et « Lying Awake », mais aussi dans *Little Dorrit*.

Dickens a fait usage d'une grande variété de styles et de genres pour parler de notre pays. Celui-ci apparaît dans ses romans (de manière explicite dans *David Copperfield*, *Little Dorrit*, et *Our Mutual Friend*, et implicite dans *Dombey and Son*, *Hard Times*, et *Martin Chuzzlewit*), dans des récits fictifs plus courts (*Sketches by Boz*, *Pictures from Italy*, *To Be Read at Dusk*, pour n'en citer que quelques-uns), dans une pièce de théâtre (*No Thoroughfare*), dans de nombreux articles (« Our Bore », « Idiots », « A Few Conventionalities », etc.), dans plusieurs œuvres écrites en collaboration (« The Holly-Tree Inn », « A Message from the Sea », « My Mahogany Friend ») et, bien sûr, dans ses lettres. Ses références à la Suisse sont dispersées à travers son œuvre et ne peuvent être identifiées à une période précise de sa vie.

Néanmoins, la crise à travers laquelle Dickens semble être passé pendant son séjour de 1846 s'est avérée extrêmement fructueuse en termes littéraires. À Lausanne, il a entamé l'écriture de *Dombey and Son*, le roman qui marque sa maturité artistique, mais également, « The Battle of Life », un conte de Noël que les critiques s'accordent à voir comme son plus mauvais… Il a également écrit

une version nouvelle du *Nouveau Testament* pour ses enfants, jamais destiné à la publication, mais qui parut en 1934 sous le titre de *The Life of Our Lord*. D'après John Forster, son biographe et ami, ce séjour (et plus directement sa visite de Chillon) lui inspira aussi l'idée d'un homme emprisonné pendant dix ou quinze ans, utilisé sous forme modifiée dans *A Tale of Two Cities*. À Lausanne, il s'est fait un grand nombre d'amis et a été très marqué par l'éducation, la propreté, le goût du travail et la convivialité des Suisses.

Lors des années 1850, à plusieurs reprises, Dickens a raconté à Forster qu'il avait envie de revenir en Suisse, et au Col du Grand-Saint-Bernard en particulier. Il y est revenu en 1853, et en 1856 il a avoua à son ami qu'il était troublé par l'idée récurrente de placer tout un roman au col. Dickens n'a jamais écrit un tel ouvrage, mais le Saint-Bernard est resté un symbole auquel il se réfère occasionnellement. Pendant son séjour à Lausanne, l'auteur avait visité pour la première fois l'hospice et son ancienne morgue où étaient placés les corps des voyageurs perdus. Déjà fasciné par la morgue de Paris, où il se sentait attiré par une « force invisible », il a éprouvé le même sentiment au Grand-Saint-Bernard, bien que cette attraction fût plus métaphorique que littérale. Les références à l'hospice ou à la morgue apparaissent dans des endroits très étranges et inattendus dans sa fiction, notamment dans « Lying Awake », « Shy Neighbourhoods », *Our Mutual Friend*, et peut être même dans son dernier roman inachevé, *The Mystery of Edwin Drood*.

Pour la fête de Noël de 1867, Dickens et son ami Wilkie Collins ont rédigé ensemble *No Thoroughfare*, qu'ils ont également adapté à la scène. La pièce a eu un succès d'estime, mais elle est souvent ignorée par la critique aujourd'hui. La moitié de l'intrigue se déroule en Suisse, et Obenreizer, le méchant, est un Helvète. Le rôle avait été écrit pour Charles Fechter, un acteur français qui était un ami proche de Dickens. En 1864, Fechter avait présenté au romancier un abri pour jardin en forme de chalet qu'il appréciait beaucoup et où il écrivait l'été. Dickens a donc eu un petit bout de Suisse au fond de son jardin où il pouvait aller trouver l'inspiration. En 1869, huit mois à peine avant sa mort, il a mentionné à un ami qu'il rêvait encore de retourner en Suisse, mais que son travail devait avoir la priorité. Même si Dickens n'a jamais rédigé un livre uniquement consacré à la Suisse, les associations suscitées par notre pays et ses habitants ont marqué un large éventail de ses œuvres.

Christine Gmür[1]
Traduit de l'anglais par Patrick Vincent

[1] Christine Gmür a soutenu sa thèse de doctorat, intitulée *Dickens and Switzerland*, à l'Université de York en été 2016.

« Territet Belle Époque », complexe de culture et de loisirs

Notre projet phare est tout un programme : « Territet Belle Époque, complexe de culture et de loisirs ». Il s'agit de créer quelque chose d'inédit en Suisse, à savoir le Musée suisse de l'hôtellerie et du tourisme. Rien de tel n'existe pour l'heure en terres helvètes, pourtant pays laboratoire et modèle d'excellence en matière de tourisme, notamment au tournant du XX^{e} siècle, au moment de l'apogée de son épopée touristique et hôtelière. Ce projet se veut plus ambitieux encore. Autour de cet espace muséal interactif, de ce véritable « voyage dans le temps », tout un ensemble d'activités graviteraient : un restaurant-cafétéria « Belle Époque », un établissement hôtelier idéalement rattaché aux *Swiss Historic Hotels* (avec une quinzaine de chambres meublées et décorées sur le thème de la Belle Époque), une boutique-librairie, ainsi qu'une salle de fêtes. Le complexe se veut aussi un espace consacré à la recherche et à la formation hébergeant, entre autres choses, une bibliothèque scientifique spécialisée (tourisme, voyage, hôtellerie), ainsi que le siège des Archives hôtelières suisses. Ces dernières disposeraient enfin de locaux adéquats lui permettant de regrouper les fonds d'archives et le mobilier éparpillés çà et là.

Les idées ont bien mûri depuis les premières réflexions menées, en 2013, par les initiateurs du projet, Christian Müller et Evelyne Lüthi-Graf. Depuis lors, une association a vu le jour, formée pour l'heure par neuf membres collectifs et vingt-trois membres individuels, dont les cinq membres du comité. Un comité élargi ou consultatif, constitué d'acteurs incontournables, nous épaule avec dynamisme et engouement. L'ACVS s'est également associée au projet cette année afin de le soutenir et imaginer une collaboration qui inclurait la dimension *voyages en Suisse* dans notre scénographie muséale, et d'y rattacher un musée virtuel consacré aux registres hôteliers et autres livres d'or. Nous accueillons ces propositions avec intérêt et enthousiasme.

Les recherches suivantes ont déjà été menées. Un groupe d'étudiants de l'École hôtelière de Lausanne (EHL), sous la supervision de leur professeur, Christine Demen Meier, a réalisé une étude de faisabilité exploratoire de qualité autour du complexe de culture et de loisirs en devenir. Dans son travail de master en patrimoine et muséologie, soutenu à l'Université de Genève en septembre 2014, l'historienne de l'art Lara Dubosson-Sbriglione, membre de notre comité, s'est spécifiquement penchée sur la muséographie. Berat Husejinovic, étudiant à la

Haute École de Gestion et Tourisme de la HES-SO Valais, est en train de consacrer son travail de bachelor à la faisabilité économique d'une quinzaine de chambres hôtelières au sein du complexe.

En parallèle, des démarches sont menées par le comité auprès des instances des domaines du tourisme et de l'hôtellerie, et ce à tous les niveaux, y compris fédéral (Suisse Tourisme, hotelleriesuisse, etc.). Des soutiens financiers sont eux aussi activement recherchés. Notre premier repas de soutien, organisé au Fairmont Le Montreux Palace, le 27 novembre 2015, nous a permis d'étoffer notre réseau et d'accroître le soutien à notre cause dans une ambiance d'époque, conviviale et enrichissante, qui a réuni quelque 140 convives.

Le projet que porte notre association, nous voudrions le concrétiser à Territet, au cœur de la Riviera, berceau du tourisme suisse moderne. Plus spécifiquement dans les locaux, actuellement inoccupés, du bâtiment de liaison reliant le Grand-Hôtel de Territet à l'Hôtel des Alpes, propriété de la Commune de Montreux. Ce lieu emblématique a accueilli d'illustres hôtes, dont « Sissi », impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, célèbre personnage pouvant servir de fil conducteur au projet. Les locaux, comprenant 4000 m^2 sur sept niveaux, dont 1500 m^2 de surfaces muséales réparties en sept salles, serviraient de parfait écrin au complexe de culture et de loisirs, aussi bien sur le plan des dimensions que de la valeur patrimoniale, grâce, notamment, à la magnifique verrière de la « Salle Sissi ».

Une prochaine étape, de taille, consistera en la réalisation d'un avant-projet et d'un plan d'affaires détaillés. Pour les mener à bien nous pouvons compter avec l'appui de nos partenaires professionnels Thematis, bureau de conception muséographique basé à Vevey, et Archi-DT, bureau d'architecture sis à Montreux. Nous vous invitons à visiter notre site internet, www.territet2018.ch, créé par un de nos autres partenaires, l'agence de publicité Mad Concept, ayant pignon sur rue à Territet même, et à adhérer à notre association pour renforcer nos synergies et nous renforcer mutuellement au sein de ce beau projet. D'éventuels dons de membres de l'ACVS, qui souhaiteraient nous confier leurs collections, pourraient enrichir le musée, la bibliothèque ou encore les archives.

www.territet2018.ch

Rafaël Matos-Wasem,
Président de l'association Territet 2018

Guides pour une histoire

Dans les pas des grands hommes : le guide Murray et Byron

Entre 1838 et 1904, le *Hand-book for Travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont*, de John Murray III, a accompagné presque tous les Anglais en voyage en Suisse. Rapidement positionné comme une référence à la fois culturelle et morale, ce guide s'adresse aux compatriotes de l'auteur, à des voyageurs de bon niveau socio-culturel et, naturellement, anglais. Une fois arrivé dans une ville, le guide ne manque ainsi jamais d'indiquer où l'on peut trouver le meilleur thé anglais et lire les journaux britanniques, tout comme il compare volontiers les belles prairies suisses à celles de la riche campagne anglaise et les villas cossues des environs de Genève aux « English country-houses ». (Murray 1838, p. 138).

22 ans après le passage de Byron, le premier guide Murray consacré à la Suisse met encore presque religieusement ses pas dans ceux de l'illustre poète-voyageur de 1816. On trouvera différents types de mentions : biographiques et factuelles souvent, exceptionnellement critiques. Quand le guide se trompe, les erreurs qu'il propage connaîtront une prestigieuse carrière… on les retrouve encore souvent aujourd'hui, tapies dans nombre de lieux-devenus-communs. Dans les extraits ci-dessous, on sera cependant attentif à la manière dont le Haut-Lac est présenté, entre Meillerie, Chillon et Clarens : ce n'est plus un paysage qui est ici décrit, mais une perception individuelle. Les émotions du poète teintent en effet toute la scène présentée par le guide, qui ne la voit plus pour elle-même, mais uniquement filtrée par la sensibilité de Byron. Ce n'est donc pas un espace neutre que le guide propose, mais une pratique culturelle particulière, celle d'une expérience immersive. Et cela sans aucun gadget de réalité virtuelle.

On ne pourra citer ici toutes les mentions qui évoquent Byron ou ses amis, Shelley ou Hobhouse. Mais ce florilège illustre remarquablement bien l'influence qu'une référence culturelle indiscutée a sur la perception du monde réel.

En sortant de Genève :
« Après être sorti de Genève par la Porte de Rive, une belle vue s'ouvre sur la droite ; au-delà du Salève s'élève le Môle et la perspective de la vallée de l'Arve se termine par le Buet, le Mont-Blanc et ses glaciers. La rive du lac est parsemée des villas des Genevois. L'une de celles-ci, près du village de Cologny,

la *Campagne Diodati*, est intéressante car elle a été la résidence de Lord Byron en 1816. Il a écrit ici une grande partie du 3e chant de Childe Harold et la tragédie de *Manfred*. » (Murray 1838, p. 153)

À Meillerie :
« On a fait exploser les *Rochers de Meillerie*, célébrés par Rousseau et Byron, par ordre de Napoléon et avec l'aide de poudre à canon pour créer un passage à la magnifique route du Simplon, qui passe ici à moitié au milieu d'eux et à moitié sur une terrasse de 30 ou 40 pieds gagnée sur le lac. Le petit village de Meillerie était, avant cette construction, difficilement accessible, sauf par bateau. À la hauteur de Meillerie, à un mile du rivage, le lac atteint sa plus grande profondeur, 920 pieds français. Ici, Byron a failli mourir dans un orage. Rousseau, dans la *Nouvelle Héloïse*, a conduit St. Preux et Mme de Wolmar à ce port, pour s'abriter d'une tempête. Sur la rive opposée, on voit Clarens et les murs blancs du château de Chillon. » (Murray 1838, p. 154)

Au château de Chillon et à Villeneuve :
« Quand Byron, dans le Prisonnier de Chillon, décrivait les souffrances d'un captif imaginaire, il ne connaissait pas l'histoire du *vrai* prisonnier, Bonnivard, prieur de St. Victor qui, s'étant rendu détestable auprès du Duc de Savoie par ses exhortations exigeant de libérer les habitants de Genève du joug savoyard, a été capturé par les émissaires du duc et secrètement emmené au château. Pendant 6 longues années, il a été enterré dans son plus profond cachot, à la même hauteur que la surface du lac. L'anneau auquel il était attaché à l'un des piliers subsiste et le sol de pierre à son pied est usé par ses incessants va-et-vient. Suite à cette visite, Byron a écrit le sonnet sur Bonnivard, d'où sont tirées les vers suivants :

"Chillon ! thy prison is a holy place,
And thy sad floor an altar ; for 'twas trod
Until his very steps have left a trace
Worn, as if thy cold pavement were a sod,
By Bonnivard ! May none those marks efface !

For they appeal from tyranny to God."

[…] Byron a gravé son nom sur l'un des piliers, mais il est bien plus durablement associé à l'endroit par sa poésie. [Suit un nouveau poème de 19 vers : "Lake Leman lies by Chillon's walls ; A thousand feet in depth below… Like a marsh's meteor lamp. "]. Byron a exagéré la profondeur du lac, qui ne dépasse pas 280 pieds près du château.

[…] A un mile environ de Villeneuve se trouve une petite île, la seule du lac : elle est ainsi mentionnée par Byron dans le Prisonnier de Chillon :

“ And then there was a little isle,
Which in my very face did smile,
The only one in view ;
A small green isle, it seem’d no more,
Scarce broader than my dungeon-floor,
But in it there were tree tall trees,
And o’er it blew the mountain-breeze,
And by it there were waters flowing,
And on it there were young flowers growing,
Of gentle breath and hue.” » (Murray 1838, p. 149-150)

À Clarens et dans le Haut-Lac, le pèlerinage littéraire sur les traces de Rousseau et la *Nouvelle Héloïse* se poursuit :

« Byron a dit que ces arbres [qui constituaient le « Bosquet de Julie »] avaient été coupés par les moines du St. Bernard, et a couvert ces charitables religieux d’insultes indignes et non méritées ; mais il avait oublié de demander si le bosquet n’avait jamais existé, à part dans l’imagination de Rousseau. En effet, Byron a vu les lieux avec un œil de poète, et la beauté exquise du paysage environnant, qui a été précisément décrite par Rousseau, a éveillé tout l’enthousiasme et l’inspiration du poète.

“ Clarens ! sweet Clarens, birthplace of deep Love !
Thine air is the young breath of passionate thought ;
[…] ” [Je fais l’impasse sur les 43 vers suivants, qui occupent plus d’une demi-page du guide. Mais le guide Murray ne s’arrête pas là et continue à citer Lord Byron, non plus via *Childe Harold*, mais via un texte en prose.]

“ En juillet 1816, j’ai fait un voyage autour du lac de Genève ; et, pour autant que mes propres observations m’aient conduit à un examen aussi intéressé qu’attentif de toutes les scènes les plus célébrées par Rousseau dans son “Héloïse”, je peux dire avec certitude qu’il n’y a ici aucune exagération. Il serait difficile de voir Clarens (avec le décor qui l’environne – Vevay, Chillon, Bôveret, St. Gingo, Meillerie, Evian et l’embouchure du Rhône) sans être fortement frappé par son étonnante adéquation avec les personnes et les événements qui l’ont peuplé. Mais ce n’est pas tout ; le sentiment dans lequel Clarens et, sur la rive opposée, les rochers de Meillerie baignent, est d’un ordre encore plus élevé et global que la simple empathie avec une passion individuelle ; c’est le sentiment qu’il existe un amour d’une capacité infiniment étendue et sublime, et que nous participons à sa bonté et à sa gloire. C’est le grand principe de l’univers, qui est ici plus condensé mais non moins évident, et dans lequel, bien que sachant que nous en faisons partie, nous perdons notre individualité et nous mêlons à la beauté du tout. Si Rousseau n’avait ni écrit ni vécu, les mêmes associations n’auraient pas

moins appartenu à ces paysages. Il a rendu son œuvre encore plus intéressante en les adoptant ; il a montré son sens de la beauté en les choisissant ; mais elles ont fait pour lui ce qu'aucun être humain ne pourrait faire pour elles. J'ai eu la chance (bonne ou mauvaise, c'est selon) de faire du bateau de Meillerie (où nous avons accosté pour un temps) à St. Gingo pendant une tempête sur le lac, qui a ajouté à la magnificence de l'ensemble, bien que mettant parfois en danger le bateau, qui était petit et surchargé. C'est précisément sur cette partie du lac que Rousseau a conduit le bateau de St. Preux et de M^me^ de Wolmar à Meillerie pour trouver un abri durant un orage. Au moment de rejoindre la côte à St. Gingo, j'ai réalisé que le vent avait été suffisamment fort pour mettre à bas quelques beaux et vieux châtaigniers sur les basses pentes des montagnes. - *Byron*. » (Murray 1838, p. 147-149)

À Ouchy, au retour de Chillon :
« Entre [Lausanne] et le lac, à une distance de ¾ de mile, se trouve le faubourg ou village d'Ouchy (*Auberge* : Ancre, au bord du lac), qui peut être considéré comme le port de Lausanne. Lord Byron a écrit le Prisonnier de Chillon dans cette petite auberge, et dans le court espace de *deux jours*, pendant lequel il a été retenu là par le mauvais temps, en juin 1816 : "ajoutant ainsi un lien impérissable de plus aux localités déjà immortalisées du lac." » (Murray 1838, p. 144)*

Ariane Devanthéry

* Toutes les citations sont tirées de : John Murray, H*and-book for Travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont*, London, John Murray and son, 1838. Je traduis, en conservant les orthographes des lieux et les mises en évidence typographiques.

Fribourg vu par les écrivains. Anthologie XVIII^e^-XXI^e^ s., nouvelle édition augmentée et illustrée, établie par Michel Dousse et Claudio Fedrigo, Bibliothèque Cantonale et Universitaire Fribourg – Éditions de l'Aire Vevey, 2015, 380 p., nombreuses illustrations.
Introduction, notices et bibliographie par Michel Dousse
Portraits des écrivains et choix des illustrations par Claudio Fedrigo

Une première édition de cette anthologie avait été publiée en 2001, comportant déjà un nombre important de textes et les caricatures de Claudio Fedrigo[1]. Nous retrouvons dans la nouvelle édition ces caricatures en petit format, coloriées et multipliées. Elles ajoutent aux notices biographiques des auteurs une touche souvent irrespectueuse. Elles donnent à l'ouvrage une allure originale, un peu étrange, faisant voir les écrivains à travers le prisme, déformant et révélateur, du talent de Claudio Fedrigo. On doit aussi à Fedrigo le choix des nombreuses photographies qui accompagnent les textes. Nous retrouvons en 2015 les pages de 2001, considérablement augmentées par l'ajout de nombreux extraits d'auteurs des XX^e^ et XXI^e^ siècles. L'ensemble est ordonné chronologiquement selon l'année dont parlent les textes (et non pas la date de leur parution), de 1700 à 2014 ; les récits et descriptions portent sur la ville de Fribourg et sur d'autres lieux du canton, en particulier Morat et la Gruyère. Due à Michel Dousse, une introduction précise et fournie, dont une bonne partie est nouvelle, ouvre le volume. Un certain nombre de textes sont présentés en allemand, bilinguisme oblige.

Une moitié des textes émanent de voyageurs qui ont traversé la Suisse aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. Comme on le sait, l'itinéraire du voyage en Suisse entre Lausanne et Berne ne passait pas par Fribourg, mais par Morat, où l'on visitait l'ossuaire des Bourguignons, puis par Avenches et ses ruines romaines. Le pays de Gruyère, quant à lui, fut un pays de passage et de découverte à partir des années 1820-1830. La ville même de Fribourg ne devint objet d'intérêt qu'à la fin du XVIII^e^. Ces points d'histoire sont présentés dans l'introduction de l'anthologie ; j'ai eu moi-même l'occasion de m'y référer dans une conférence à la BCU de Fribourg lors du vernissage de l'exposition associée au livre, le 15 octobre 2015[2].

On ne lit pas une anthologie comme on lit un roman, du début à la fin : on la lit sans ordre préétabli, on butine,

[1] Voir le compte rendu de Jean-Daniel Candaux dans le Bulletin de l'ACVS N° 5, 2002, p. 15-17. On peut télécharger le pdf à l'adresse :
http://www.levoyageensuisse.ch/wp-content/uploads/2015/01/bulletin_ACVS_2002-web.pdf

[2] On peut lire le texte de cette conférence dans le Bulletin de la BCU Fribourg, novembre 2015, ou le télécharger sur le site de l'ACVS :
http://www.levoyageensuisse.ch/wp-content/uploads/2015/10/2015_Fribourg_BCU-Conf%C3%A9rence-Claude-Reichler.pdf

on déguste, on quitte et on revient. *Fribourg vu par les écrivains* nous offre, à chaque fois qu'on ouvre le livre, un kaléidoscope d'éclats multiples bien plus qu'une image unifiée. On peut construire des mosaïques de ces éclats : ainsi, pour le XX^e^ siècle, en suivant les descriptions de la ville, ou les pages sur son histoire (texte exemplaire de Marcel Strub), ou les moments de la vie intellectuelle (belles pages de Georges Borgeaud, qui travailla à la Librairie de l'Université durant la deuxième Guerre mondiale), ou les variations sur le catholicisme, le boltze, l'allemand de la Singine, ou encore les anecdotes et les particularités locales (le cortège de Saint Nicolas, le funiculaire, la bénichon…). Un riche ensemble est constitué par les portraits des intellectuels et des artistes : l'écrivain Gonzague de Reynold férocement croqué par Ghislain de Diesbach, un beau portrait de l'abbé Dutoit par Chessex, le photographe Jacques Thévoz par Nicolas Bouvier, le peintre Yoki par Jean Roudaut au travers d'une œuvre étrange… Il y a des morceaux admirables, comme les pages de Niklaus Meienberg sur Jo Siffert, sur la Fête-Dieu et le funiculaire, ou celles de Charles-Albert Cingria, tirées de *Musiques de Fribourg* ; un Cingria qui a su tourner en autant de bonheurs d'écriture et de primesauts délicats les moments, souvent assez durs, qu'il a vécus à Fribourg.

On savait qu'il y a un Fribourg gothique du XV^e^ siècle, un Fribourg classique et baroque du XVII^e^, on admirait l'un et l'autre. On découvre ici un Fribourg moderne, libéré de la chape sombre que le catholicisme et la bourgeoisie conservatrice du XIX^e^ et de la première moitié du XX^e^ siècle avaient étendue sur la ville. Cette ville-là est ouverte au monde en même temps qu'elle est riche de singularités. L'anthologie nous fait pénétrer dans le XXI^e^ siècle par des extraits d'écrivains actuels. Cette ville dont on avait dit qu'elle ne donnait pas d'écrivains, en fait apparaître ici plusieurs, poètes, romanciers, essayistes. Originaux et de réel talent, ils ont grandi hors du milieu de la « littérature romande », – ce qui explique peut-être qu'on les ignore encore trop en Suisse romande. Autant qu'une anthologie de voyages *Fribourg vu par les écrivains* offre à ses lecteurs un voyage dans l'histoire et les textes littéraires.

Pour le lancement de l'anthologie, la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg a présenté une exposition sur le même thème, du 16 octobre 2015 au 27 février 2016. Organisée par sections thématiques, l'exposition présentait des panneaux illustrés et montrait des documents patrimoniaux (livres, autographes, gravures et photos). Une collaboration avec notre association a permis de disposer aussi quelques-uns des panneaux de l'exposition Les écrivains voyageurs et le mythe helvétique, ainsi que deux « récits-animations » projetés sur un écran.

Claude Reichler

Michel Dousse, *Alexandre Dumas à Fribourg*, Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg, 2015, plaquette publiée à l'occasion de l'exposition *Fribourg vu par les écrivains*, 95 p., nombreuses illustrations

Cette élégante plaquette présente les deux chapitres fribourgeois du voyage en Suisse effectué par Alexandre Dumas père en 1832, et publié d'abord en feuilleton en 1834, à Paris. Le premier raconte une visite à Morat et surtout la bataille du 22 juin 1476, gagnée par les cantons suisses contre l'armée de Charles le Téméraire, dont les chefs et les soldats furent sauvagement massacrés. L'autre décrit la ville de Fribourg, que le voyageur visite. Dumas montre Fribourg comme une forteresse gothique et catholique ; elle sera bientôt défigurée, écrit-il, par « cette espèce de balançoire en fil de fer que l'on appelle un pont suspendu »…[3] On comprend vite que l'écrivain n'a pas fait tout ce qu'il raconte avoir fait, qu'il a des sources livresques et qu'il les pille pour nourrir son texte. Il est plus soucieux de faire des narrations et des dialogues, de captiver son lecteur par des anecdotes et des contes, que d'être fidèle à un parcours précis et à des impressions éprouvées. Michel Dousse cite opportunément Claude Schopp, l'un des meilleurs spécialistes actuels de Dumas : « A. Dumas invente un genre, presque à son usage particulier. […] *Les Impressions de voyage* apparaissent aujourd'hui comme un laboratoire de la prose narrative dumasienne »[4].

Dousse donne à lire les textes auxquels Dumas emprunte, soit les pages sur la préparation et le déroulement de la bataille de Morat, tirées d'un ouvrage historique de Prosper de Barante sur la maison de Bourgogne ; ainsi que les pages sur Fribourg du *Manuel du voyageur en Suisse* de Ebel dans l'édition de 1823, dont Dumas a fait un guide pour son voyage et surtout un canevas pour son récit. Sont présents aussi, par de larges citations insérées dans l'introduction, les récits de voyage à Fribourg qui ont précédé et suivi immédiatement celui de Dumas. L'auteur de ce petit livre fournit de plus quantité d'informations utiles dans un appareil de notes et une bibliographie des sources et des études. Sa connaissance de l'histoire des voyages en Suisse apporte beaucoup à la compréhension du voyage de Dumas.

Claude Reichler

[3] Le Grand Pont suspendu, construit par l'ingénieur français Chaley, fut inauguré en 1834.

[4] Voir *Alexandre Dumas : dictionnaire*, Paris, CNRS Éditions, 2010.

Alexandre Dumas, *Impressions de voyage : Suisse*, texte établi et commenté par Alain Chardonnens, Paris, L'Harmattan, 2015, 2 vol., 368 p. et 492 p.

Les voyages en Suisse de Dumas ont un succès fou : Michel Dousse indique dans sa bibliographie deux éditions récentes, dont l'une est accessible sur internet grâce aux éditions « Le joyeux Rocher » à Montréal :
www.alexandredumasetcompagnie.com
Alors que l'édition reprint, publiée en 1982 par François Maspéro dans sa célèbre collection de voyage « La Découverte », était épuisée depuis longtemps, Claude Schopp avait préfacé une édition parisienne, chez Hermann, en 2005. Aujourd'hui, l'historien fribourgeois Alain Chardonnens présente une nouvelle édition chez L'Harmattan, en 2 volumes. On s'en réjouira, bien que Chardonnens fasse le service minimum, sous la forme d'une brève Présentation à l'entrée de chaque volume, où il expose des éléments glanés dans les ouvrages de Schopp, dans une étude de Dominique Format, et dans un recueil récent d'historiens suisses[5].
Si les pages de Dumas procurent un indéniable plaisir de lecture, on devrait avoir la sagesse de s'en contenter et se garder, comme certains semblent y inviter, de mettre en cause l'auteur et de voir dans son texte des « incohérences », sinon des « mensonges » (selon un blogueur du *Temps*). On l'a dit, Dumas traite sa matière en romancier qui se soucie moins de la véracité que de l'effet produit. Passionné de récits d'histoire, il en rajoute dans ce registre. Guillaume Tell et Werner Stauffacher le passionnent autant que Charles le Téméraire et que Jacques Balmat. Désireux de prendre place (et de gagner de l'argent) dans la littérature de voyage à laquelle le public de l'époque, qui forme les premiers contingents de touristes, fait très bon accueil, il fait de la surenchère dans le pittoresque et la couleur locale (c'est-à-dire qu'il cherche à combler les attentes des lecteurs) : il mange à Martigny la viande d'un ours qui a tué son chasseur et rencontre des touristes anglais parfaitement stéréotypés … Cela ne l'empêche pas d'être sincèrement intéressé par les légendes locales, les mythes politiques et les histoires de bataille.

Claude Reichler

[5] Sur Alexandre Dumas et la Suisse, voir le chapitre sur le voyage en Suisse dans Claude Schopp, *Alexandre Dumas, le génie de la vie*, Fayard 1997, 2e édition ; et, du même auteur, l'article « Suisse » dans *Alexandre Dumas : Dictionnaire*, Paris, CNRS Editions, 2010.

Barbara Piatti, *Es lächelt der See. Literarische Wanderungen in der Zentralschweiz. Luzern - Vierwaldstättersee - Gotthard*, Rotpunktverlag Zürich, 2013, 447 p., nombreuses illustrations, cartes.

Dans le Bulletin 2013, j'avais rendu compte d'un livre paru chez Rotpunktverlag à Zurich, W*andern wie gemalt*, dont le sous-titre était : « Oberland bernois, sur les traces des œuvres picturales célèbres »[6]. Chez le même éditeur, dans cette belle collection de tourisme artistique et littéraire, est paru aussi le livre de Barbara Piatti. Les premiers mots d'une des pièces les plus célèbres du théâtre allemand lui donnent son titre : *Es lächelt der See…*[7]

Ainsi commence en effet, sur l'air du Ranz des vaches et dit par un garçon pêcheur, le *Wilhelm Tell* de Schiller (1804), posant le décor du drame le plus littéraire qui soit : fondé sur une légende, dans un cadre naturel que l'auteur n'avait jamais vu, et destiné à exercer une influence immense chez les romantiques et dans l'histoire politique de l'Europe. Barbara Piatti place les *randonnées littéraires* auxquelles elle nous convie dans une lumière à la fois étincelante et ambiguë, celle des rapports entre l'espace géographique réel et l'espace de la fiction. Ces rapports sont remplis de pièges dont elle n'ignore rien et dont elle tire parti pour construire quatorze randonnées dans la région du lac des Quatre-Cantons : sur les rives du lac même, sur celles du lac de Zoug, dans l'ascension de quelques sommets environnants (le Rigi, le Pilate), dans quelques vallées (Alptal, Maderanertal) et jusqu'aux gorges de la Reuss et à l'hospice du Gothard. Nous escortent les textes dus à des écrivains très connus (Schiller évidemment, Gottfried Keller, Alphonse Daudet, Nietzsche, Max Frisch, Scott Fitzgerald, etc) et à des auteurs locaux dont les récits nous apportent une vision mémorielle et dense. Le choix est judicieux, toujours motivé. Il est aussi habile, car il permet de combiner, d'une manière élégante et naturelle, les itinéraires de randonnées avec les thèmes des œuvres retenues. Il est évident qu'il ne se veut pas exhaustif, car les œuvres littéraires qui situent leur action dans cette région se comptent par centaines.

Les quatorze chapitres se développent sur le même canevas : ils prennent la forme d'une promenade associant des textes aux lieux parcourus, plaçant ces derniers dans la lumière des descriptions et des émotions racontées, qui varient comme les moments du jour ou comme les circonstances météorologiques… Barbara Piatti reste la guide pour la marche comme pour la lecture : narratrice qui cite ses auteurs (parfois assez longuement), elle les commente en fonction de l'histoire racontée et des lieux. Ainsi

[6] Je traduis. Voir sur le site de l'ACVS, à l'adresse http://www.levoyageensuisse.ch/activites/bulletins/bulletin2013/

[7] Es lächelt der See, er ladet zum baden,
(Le lac sourit, il invite à la baignade).

se construit une géographie littéraire orientée vers un tourisme culturel sensible et didactique, et qui ne pèse jamais. Chaque chapitre se clôt par une brève bibliographie et par des indications pratiques portant sur les transports publics, la durée de la randonnée, la dénivellation, les auberges, les monuments et institutions à visiter, etc., selon la formule instituée par la collection.

Au début et à la fin du livre, l'auteure nous éclaire sur son projet de géographie et de cartographie littéraires. Elle est en effet une spécialiste reconnue de cette discipline en plein essor dans plusieurs pays. Elle a publié une thèse intitulée *Die Geographie der Literatur* (2008) et développé un grand projet de recherche en équipe à l'Ecole polytechnique de Zurich, sous le titre de « Ein literarisches Atlas Europa ». La dernière partie du livre expose ce projet pour ce qu'il permettrait de réaliser dans la région de la Suisse centrale, d'une manière vive et plaisante. Elle nous montre d'abord des exemples de cartes littéraires matérialisant des relations géographico-romanesques, des « densités » littéraires, ou encore les parcours (fictifs) des personnages du *Wilhelm Tell*. Elle nous raconte, sur le ton du reportage, la visite d'un relief multimédia interactif qui se trouve au Jardin des glaciers, à Lucerne, à côté de celui du Général Pfyffer – lequel, du coup, malgré sa restauration récente, a l'air d'un dinosaure. Par des pressions sur un clavier ou par des touchers sur le relief lui-même, les spectateurs voient apparaître le décor des romans, des drames, des voyages, des poèmes, qui ont pris ces lieux pour cadre. Le tonnerre gronde, des brumes montent, des personnages se montrent sur des écrans invisibles, des musiques naissent, des voix parlent dans la langue pré-choisie.

Etonnant développement : on se croirait dans un opéra. Ou, pour conclure dans le registre où Barbara Piatti excelle, dans un roman fantastique, semblable au *château des Carpathes* de Jules Verne où l'on jouit, enchanté, de la voix admirable de la Stilla, la cantatrice morte tant aimée du baron de Gortz ; on sait que celui-ci, avec l'aide du physicien Orfanik, faisait apparaître l'image de la cantatrice et écoutait sa voix au moyen d'une technique inconnue, qui deviendra le phonographe… Peut-être Barbara Piatti a-t-elle inventé le tourisme virtuel, le tourisme fantastique.

Claude Reichler

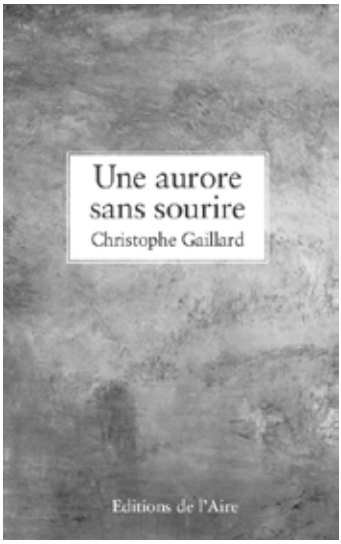
Christophe Gaillard, *Une aurore sans sourire*, Vevey, Éditions de l'Aire, 2015, 189 p.

Christophe Gaillard, professeur au Collège de Saint-Maurice, est parti d'un épisode trouble de la vie de Chateaubriand, son séjour manqué comme ambassadeur à Sion, pour proposer une fiction biographique. Le récit porte sur le moment qui va de la nomination comme ambassadeur dans la République rhodanique du Valais par Napoléon et de son arrivée présumée à Saint-Maurice en 1804 jusqu'à son départ pour Venise par le col du Simplon. Le parcours en Valais, de Saint-Maurice jusqu'à Gondo, en passant par les hauts lieux du romantisme, donne au livre sa charpente. Comme dans un roman picaresque, les rencontres aident à comprendre le rôle que Bonaparte avait voulu faire jouer au jeune diplomate et donnent au récit son dynamisme : rencontre du lucide Père Abbé de l'Abbaye de Saint-Maurice – c'est l'occasion d'évoquer les convoitises de Napoléon sur le fameux trésor ; rencontres du berger du Bois-Noir ou de la garçonnette de Saint-Pierre des Clages qui montrent que Chateaubriand ne méprisait pas les gens de modeste extraction. Il y a aussi les rencontres que l'ambassadeur aurait pu faire, notamment celle de Turner franchissant les Alpes et peignant la fameuse « Traversée des Alpes » et l'attente de la rencontre avec Nathalie de Noailles – dix mois où « il ne vit qu'elle dans la chaleur des déserts ». Christophe Gaillard consacre à Venise - point de départ du voyage vers l'Orient et centre de gravité du livre - des pages d'une grande densité où toute la langue de Chateaubriand est retravaillée dans un savant exercice d'intertextualité.

L'écrivain comble un vide dans la vie du célèbre écrivain, « ce voyage, long comme un rêve », pour écrire un tombeau. Chateaubriand n'est d'ailleurs jamais nommé, simplement évoqué comme « l'ambassadeur ». Ce choix permet à Christophe Gaillard d'analyser finement les raisons qui ont poussé Chateaubriand à renoncer à ce poste en Valais : Chateaubriand aurait compris que Napoléon l'utilisait comme un pion au service de sa soif de pouvoir : « Que venait-il ici suivre ses ordres et devancer ses désirs ! Il allait servir la tyrannie et l'injustice ? » L'appareil de notes doit plus à la malice d'un Stendhal qu'à la critique universitaire. Le livre peut ainsi se lire à plusieurs niveaux : le lecteur passionné par l'histoire européenne sera intéressé par les considérations de géopolitique (Simone Weil lisant la terreur d'Hitler à travers celle de Napoléon) ; l'amoureux de la littérature française reconnaîtra maintes allusions à la prose poétique de Chateaubriand ; enfin, l'autochtone rira des allusions et des piques acérées aux célébrités contemporaines locales. Pour notre part, nous avons particulièrement apprécié ces moments où Christophe Gaillard décroche : il appelle à la complicité du lecteur pour montrer son amour du style de Chateaubriand et des lettres tout court. L'émotion

perce alors : « Quand nous avons soif de l'essentiel – parfois cela nous prend dès l'aube, souvent en pleine nuit – c'est vers ses rayons que la mémoire se dirige, d'instinct. »
Le titre est particulièrement bien choisi puisqu'il fait signe à la fois vers un passage célèbre des *Mémoires d'outre tombe* mais aussi parce que la périphrase désigne la déception d'un XIX[e] trompant les espoirs de la Révolution française. On comprendra aussi que l'auteur n'a pas un amour démesuré pour notre époque, laquelle n'est pas sans rappeler celle où Chateaubriand entame sa carrière littéraire, et que sa vraie patrie c'est celle de l'écriture : « L'ambassadeur savait avec certitude que le seul lieu où il pouvait trouver le repos pour son âme agitée était une table, n'importe où en effet, pourvu qu'elle disposât d'une plume, de mille feuillets et d'en encrier bien rempli. »

Pierre-François Mettan



L'ACVS à Lucerne

Sortie annuelle 2015

> « Lucerne est une vieille ville cantonale située au bord du lac des Quatre-Cantons, dit Murray. C'est l'un des sites les plus romantiques de la Suisse. Trois routes principales s'y croisent, et à la distance d'une heure de bateau se trouve le mont Rigi, d'où la vue est l'une des plus merveilleuses du monde. Est-ce vrai ou non ? mais comme les autres guides disent la même chose, il y a à Lucerne une foule de voyageurs de toutes nationalités et surtout des Anglais. »
> Léon Tolstoï, 1857

Pour cette excursion 2015, nous sommes allés dans l'un des sanctuaires du tourisme helvétique ! Ah ! Lucerne ! Ses ponts, ses clochers, ses vieilles tours, son général Pfyffer, son Lion, son panorama des Bourbaki, son lac, son Rigi… Les récits de voyage qui l'évoquent sont innombrables. Sous la conduite de notre collègue Andreas Bürgi, la journée du samedi a été essentiellement consacrée à la découverte des diverses « attractions touristiques » mises en place pendant la seconde moitié du XIX^{e} siècle en ville de Lucerne : du jardin des glaciers au monument du lion, en passant par le diorama de Xavier Imfeld et le fameux relief topographique de Franz Ludwig Pfyffer. Le dimanche, nous avons pris un peu de hauteur pour faire l'expérience tant vantée au XIX^{e} siècle du Rigi… un des lieux de naissance du tourisme alpin. La compagnie était choisie : Léon Tolstoï, Victor Hugo, Rodolphe Töpffer et Théobald Walsh ont accompagné de leur récit cette ascension. Pour couronner ce magnifique week-end, Éole était d'une grande clémence, ni brumes et brouillards au sommet, mais un ciel limpide pour nous permettre de jouir de cet espoustouflant panorama alpin !

Ariane Devanthéry et Guillaume Poisson

Histoire et littérature en balade(s)

Lausanne Estivale 2016

Une édition anniversaireS

1997-2016 : 20 ans que l'*Association culturelle pour le voyage en Suisse* propose et organise ses visites guidées « Histoire et littérature en balade » durant cinq semaines de l'été lausannois. 20 ans que l'on associe littérature et histoire, que l'on trace des chemins sans cesse renouvelés sur les pavés de Lausanne. 20 ans qui nous ont vu créer quelque 39 balades thématiques. Un bel anniversaire l'année où Lausanne-Estivale fêtait elle-même ses 40 ans…

Entre le 20 juillet et le 22 août, les guides de l'ACVS Sophie Wolf, Chantal Delay et Ariane Devanthéry ont emmené des groupes d'une taille souvent importante (30 à 50 pers.) sur les traces de quatre histoires différentes : *Aux portes de Lausanne : Ouchy et ses hôtes* et *Petite histoire des cimetières à Lausanne* étaient les reprises proposées. Bien que créée en 2005 et redonnée en 2006 et 2009, la balade sur l'histoire des cimetières et des pratiques qui ont entouré la mort continue à attirer les foules et à susciter l'attention des médias[1].

La première des deux nouvelles visites de l'été 2016 a exploité la découverte faite l'année passée par l'un des membres de notre comité, l'historienne Béatrice Lovis, de documents inédits relatant la manière dont les Lausannois ont envisagé d'accueillir le tsar Alexandre I[er] en octobre 1815 (cf. le Bulletin ACVS 2015, www.levoyageensuisse.ch/activites/bulletins). Si Alexandre n'a pas profité de cette journée de fête, nous l'avons fait pour lui… Les 201 ans de retard n'ont rendu cette histoire que plus savoureuse ! La seconde nouvelle visite s'est intéressée à la Naissance des musées. La visite des musées est non seulement une activité intimement liée à la pratique du voyage culturel, mais c'est aussi une réflexion passionnante aujourd'hui, à l'heure où la ville de Lausanne et le canton de Vaud ont lancé la construction de deux nouveaux musées…

Cette édition 2016 restera dans les mémoires comme une très belle année : notre collaboration avec les *Associations Lausanne-Estivale* et *RétroBus Léman* est toujours extrêmement cordiale, et nous profitons de ces lignes pour les remercier l'une et l'autre, une fois encore. Ainsi que nos guides. *Last but not least* quand

1 Voir *24 Heures* du vendredi 5 août et *Bonne Nouvelle* d'octobre 2016.

on parle de visites guidées en extérieur, la météo de ces cinq semaines d'été s'est révélée… estivale. « Histoire et littérature en balade » 2016 ont vécu ; nous nous réjouissons d'ores et déjà de vous retrouver en 2017 avec de nouvelles promenades.

Ariane Devanthéry

Membres ACVS

David Auberson Lausanne
Monika Aubert-Wittlin Blonay
Carmen Azam St-Sulpice
Jacques Bachtold Aubonne
Rossella Baldi Neuchâtel
Bibliothèque Am Guisanplatz Berne
Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg
Dominique Blattner Crissier
Heidi Böhler Coppet
Jacques-Hervé Boissard Pully
Claude-Anne Borgeaud Lausanne
Romain Bringold Raddon-et-Chapendu (France)
Andreas Bürgi Zürich
Jean-Daniel Candaux Genève
Marta Caraion Blanc Lausanne
Ingrid Cartier Nyon
Alain Cernuschi Neuchâtel
Antoinette Charon Wauters Cully
Nathalie Chavannes Genève
Pierre Chessex Vevey
Erik Chrispeels Prangins
Didier Coigny Lausanne
Maurice De Stürler Le Locle
Chantal et Vincent Delay Lausanne
Raymond Delley Cottens
Armand Deuvaert Grandvaux
Ariane Devanthéry Lausanne
Rose-Marie Devanthéry Clarens
Michel Dousse Romont
Catherine Duffour Thonon-les-Bains
Christophe Dutoit Châtel-sur-Montsalvens
Elena Esen Lausanne
Fiona Fleischner Neuchâtel
Michel Fuchs Renens
Monique Gächter Mörschwil
Anne Gaeng Pully
Gilles Gautier Lausanne
Adrien Guignard Romainmôtier
Mavis Guinard Tourtour (F)
Marie-Jeanne Heger-Étienvre Bussy-Saint-Georges (F)
Marie-Louise Heller Lausanne
Mireille Jemelin Ollon
Marie-Claude Jequier Pully
Philippe Junod Lausanne
Pierre Keller Berne
Adriano Laini Lausanne
Michel Lechevalier Paris (F)
Bertrand Lévy Genève
Béatrice Lovis Lausanne
Marie-Angèle et Claude Lovis Porrentruy
Aurélie Luther Neuchâtel
Dave Lüthi Lausanne
Evelyne Lüthi-Graf Lausanne
Renato Martinoni Minusio
Rafaël Matos Sion
Médiathèque Valais Sion
Pierre-François Mettan Sion
Dominique Monney La Croix-de-Rozon
Musée national suisse Prangins
Jean-Claude Mühlethaler Ecublens
Mathieu Narindal Vevey
Timothée Olivier Aclens
Anne-Line Pahud Genève
Frederik Paulsen Lausanne
Dolores Phillipps-Lopez Lausanne
Léa et Guillaume Poisson Renens
Claude Reichler Lausanne
Monique Reichler Vésenaz
Raphaël Rivier Lausanne
Maria Rohner Sion
Denis Rohrer Lausanne
François Rosset Ecublens

Frédéric Rossi Gollion
Natacha Salagnac Essertines-sur-Rolle
Marisa Schmid Ecublens
Marie-Noëlle Schwab-Uldry Giffers
Catherine Seylaz-Dubuis Boussens
Plem Soupitch La Conversion
Jacques Spérisen Avry-sur-Matran
Gisèle et Jean-Claude Spérisen Corseaux
Etienne Steiner Pully
Danièle Tosato-Rigo Lausanne
Daniela Vaj Carouge
Françoise Vannotti Les-Mayens-de-Sion
André Vanoncini Binningen
Patrick Vincent Neuchâtel
Daniel Vulliamy Genève
Corinne Walker Weibel Veyrier
Sophie Wolf Lausanne

Procès-verbal

Procès-verbal de la dix-neuvième Assemblée générale ordinaire

tenue le jeudi 5 novembre 2015
au Buffet de la Gare de Lausanne, à partir de 19h30

1. Le président salue les participants et présente les excuses des adhérents qui ont fait part d'un empêchement. En particulier, Patrick Vincent, membre du comité, et Aurélie Luther n'ont pas pu participer à la séance pour des raisons d'ordre majeur. L'ordre du jour de la présente assemblée est adopté, avec l'ajout d'un point 6b : Election d'un/e vérificateur /trice des comptes.

2. Le procès-verbal de l'Assemblée générale du 30.10.2014, joint à la convocation du 6.10.2105, est approuvé.

3. Le rapport financier est présenté par la trésorière, Dominique Monney, qui expose dans le détail les comptes de l'année. L'exercice 2014-2015 se solde par une perte de Fr 1'033.80. Le capital propre de l'ACVS à la fin de l'exercice est de Fr 9'875,30. Le montant des cotisations 2014-2015 est de Fr 655.-. Ce montant bas est expliqué par le fait que l'appel à cotisation 2015 n'avait pas encore été lancé, le 30 septembre dernier, par l'envoi d'un bulletin de versement. On se rappelle que cet appel annuel accompagne toujours l'envoi du Bulletin de l'ACVS ; or ce dernier n'était pas bouclé à fin septembre. La perte sur l'exercice correspond pratiquement au montant des cotisations manquantes. La vérificatrice des comptes, Ingrid Cartier, a fait parvenir son approbation écrite selon les formes en vigueur. L'assemblée approuve les comptes, donne décharge au comité et remercie vivement la trésorière pour la parfaite tenue des comptes.

4. La trésorière présente les comptes du projet Viaticalpes Multimédia, avec le détail des dépenses sous trois aspects : pour la subvention Sandoz, pour la subvention Loterie romande, et dans une comptabilité regroupée. À la fin de l'exercice précédent, le compte d'exploitation montrait un solde négatif de Fr. 683,25.
Deux subventions ayant été obtenues en 2015, l'une de la Loterie romande (15'000.-) et l'autre de la Fondation de Famille Sandoz (10'000.-), le montant total disponible était donc de Fr. 24'316,75. Ce montant a été intégralement dépensé pour la réalisation de l'application WonderAlp (voir point 7 ci-dessous). La vérificatrice des comptes, Ingrid Cartier, a fait parvenir son approbation écrite

sur le formulaire ad hoc de la Loterie romande. Le rapport final demandé par la Loterie romande pourra être envoyé à la Commission vaudoise de répartition. L'assemblée approuve les comptes Viaticalpes multimédia et donne décharge au comité avec remerciements à la trésorière.

5. Rapport d'activités : Ariane Devanthéry présente les balades culturelles de Lausanne Estivale 2015, qu'elle a assurées du 24 juillet au 26 août, avec le concours de Sophie Wolf, de Chantal Delay et, pour quelques visites, de Guillaume Poisson. Les visites proposaient quatre sujets différents, dont deux nouveaux, sur Anne Cunéo et sur Mary Widmer-Curtat. Comme lors des années précédentes, le bilan est très positif ; les visites nouvelles ont suscité un véritable enthousiasme, en particulier celle qui rappelait Anne Cunéo, balade qui a réuni des groupes allant jusqu'à 50 ou 60 personnes. La collaboration avec Rétrobus reste excellente.

Guillaume Poisson, responsable éditorial du Bulletin annuel apporte des informations sur le N° 18, 2015. Ce bulletin, dont le dossier central sur les voyageurs russes est particulièrement original, n'a pas pu paraître dans les délais à cause de retards dus à la complexité du sujet et à plusieurs traductions du russe qu'il a fallu faire. Réalisé sous la responsabilité de Danièle Tosato-Rigo pour le dossier, le Bulletin est quasi prêt et sera envoyé aux membres en novembre. L'exposition itinérante, quant à elle, a été présentée avec succès dans trois lieux en 2015 : à la Bibliothèque d'Audincourt (Franche-Comté) du 29.01 au 15.02 ; à la bibliothèque de Tavannes dans le Jura bernois du 1.03 au 30.04 ; et à la BCU Fribourg du 15.10 au 27.02.2016. La sortie annuelle a eu lieu sur deux jours : d'abord à Lucerne, sous la conduite d'Andreas Bürgi, historien, qui a donné une conférence suivie d'une visite de cette partie de la ville qu'il appelle le « Turismus Meile », riche de monuments destinées au tourisme au XIX^e^ siècle. Le lendemain était occupé par une ascension au Rigi, montagne tutélaire du paysage de la Suisse centrale dès la fin du XVIII^e^ siècle, malgré les brumes et les pluies qui y règnent souvent. Nous eûmes la chance d'y avoir un temps radieux, avec des vues superbes…

Béatrice Lovis donne le détail des informations qu'elle a mises sur le site de l'Association durant l'année (www.levoyageensuisse.ch). Le site est devenu l'instrument d'information principal de l'ACVS, son interface avec le public, et il importe de transmettre à la webmaster les communications qu'on souhaite faire connaître.

Autre nouveauté : les numéros du Bulletin, intégralement numérisés, sont désormais accessibles en ligne sur le site. De son côté, Claude Reichler a donné de nombreuses conférences sur les voyages dans les Alpes ; la liste figure sur le site de l'Association et, de manière plus complète, sur le site de VIATICALPES.

6. Deux démissions avaient été annoncées, comme l'indiquait la convocation à l'AG : celle du président, d'une part, et celle de la trésorière, d'autre part. Dominique Monney a tenu à la perfection la comptabilité de l'Association depuis 1999. Le comité la remercie vivement et annonce que la gratitude de l'ACVS lui sera manifestée lors d'une occasion prochaine. Aurélie Luther est désignée pour prendre la charge de trésorière.
Elle n'a pas pu assister à l'AG, mais avait accepté cette fonction. Aurélie Luther a rédigé une thèse de doctorat à l'université de Neuchâtel sur la littérature portant sur l'espace alpin suisse entre Renaissance et Lumières ; la soutenance aura lieu le 17 décembre prochain. Aurélie Luther a quitté la voie universitaire pour s'engager dans la police neuchâteloise. Claude Reichler, président de l'ACVS depuis sa fondation en 1997, a souhaité passer la main, tout en restant membre du comité. L'assemblée désigne pour le remplacer Patrick Vincent.
Celui-ci a envoyé une lettre à la secrétaire de l'Association, dans laquelle il accepte sa nomination comme président. Professeur de littérature anglaise à la Faculté des lettres de l'université de Neuchâtel, dont il a été doyen, Patrick Vincent est un spécialiste reconnu des voyages des Anglais en Suisse, sujet sur lequel il a publié plusieurs études importantes. Ses recherches portent sur la littérature anglaise du XIX^{e} siècle, et aussi sur l'histoire sociale du tourisme. Sa présence à la présidence de l'ACVS est une chance pour l'Association.

6b. Ingrid Cartier, vérificatrice des comptes des l'ACVS depuis de nombreuses années, a présenté sa démission. L'assemblée prend acte de cette décision et exprime sa gratitude à M^{me} Cartier pour la
ponctualité, l'exactitude et l'amabilité avec lesquelles elle a accompli sa fonction. Chantal Delay accepte de reprendre la charge de vérificatrice des comptes. Elle est élue avec les vifs remerciements de tous.

7. Les membres du comité ont poursuivi des recherches sur plusieurs sujets, dont les PV des années précédentes avaient fait état, et sur lesquelles le site de l'Association donne des informations. Mentionnons ici pour mémoire l'achèvement du projet Viaticalpes multimédia, marqué par la publication en libre accès sur App Store et sur Google Play de l'application WonderAlp. Une campagne de diffusion est en cours.

8. Sur proposition de Patrick Vincent, le dossier du Bulletin 2016 sera consacré à « L'année 1816 ». À la fin des guerres napoléoniennes, et la paix revenue en Europe, l'année 1816 a été riche d'événements concernant le voyage en Suisse ; elle marque l'avènement du voyage moderne, en même temps qu'une date essentielle du romantisme. Plusieurs expositions, colloques et commémorations auront lieu l'an prochain, auxquels le dossier du Bulletin apportera sa contribution.

9. La sortie 2016 aura lieu, sur deux jours, au col du Grimsel, dont la montée, par le chemin muletier accroché au flanc gauche de la haute vallée de l'Aar, est admirable. Une nuit à l'hospice du Grimsel (devenu un vaste hôtel) et une visite de l'« auberge des Neuchâtelois », abri sommaire de Louis Agassiz et de ses compagnons durant leurs observations du glacier dans les années 1830, composera le programme du deuxième jour.

10. La prochaine assemblée générale, fixée traditionnellement au premier jeudi de novembre, aura lieu le **3 novembre 2016**.

11. Béatrice Lovis donne un état de la liste des membres de l'Association : trois démissions et huit adhésions ont été enregistrées. Nous souhaitons la bienvenue aux nouveaux membres de l'ACVS : Plem Soupitch (La Conversion), Jacques-Hervé Boissard (Pully), Romain Bringold (Raddon-et-Chapendu, France), Antoinette et Jean-Pierre Wauters (Cully), Timothée Olivier (Aclens), Elena Esen (Lausanne), Christophe Dutoit (Châtel-sur-Montsalvens).

La séance est levée à 22h30

Procès-verbal
Claude Reichler, président sortant,
avec la collaboration de Béatrice Lovis,
Dominique Monney, Guillaume Poisson et
Ariane Devanthéry

Les membres du comité

Patrick Vincent président, professeur, Université de Neuchâtel
Ariane Devanthéry visites guidées, historienne de la culture, Lausanne
Béatrice Lovis secrétariat et site internet, assistante diplômée, Université de Lausanne
Aurélie Luther trésorière, Neuchâtel
Guillaume Poisson bulletin et exposition, documentaliste scientifique, Université de Lausanne
Danièle Tosato-Rigo professeure, Université de Lausanne
Claude Reichler professeur honoraire, Université de Lausanne

Cotisation annuelle 2015

Membre individuel : Frs. 25.–
Membre étudiant : Frs. 15.–
Membres couple : Frs. 40.–
Membre collectif ou bienfaiteur : à partir de Frs. 100.–
CCP 17-173783-1
IBAN CH83 0900 0000 1717 3783 1

ASSOCIATION CULTURELLE POUR LE VOYAGE EN SUISSE
UNIL – FACULTE DES LETTRES – ANTHROPOLE – 1015 LAUSANNE
www.levoyageensuisse.ch info@levoyageensuisse.ch

Ce bulletin a bénéficé du soutien de la Faculté des lettres
de l'Université de Lausanne

UNIL | Université de Lausanne
Faculté des lettres